

M. Gagnon

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15ME ANNÉE, No 744.—SAMEDI, 6 AOUT 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE NAUFRAGE DE " LA BOURGOGNE ".—Le capitaine Deloncle essayant de calmer les passagers affolés

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 AOUT 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Chronique parisienne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Un ange près d'un berceau, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle : Nuit d'alarme, par Louis Fréchette.—Rêverie, par Bernadette.—Poésie : Le cabaret, par Stanislaus.—La grotte enchantée, par Hermance.—Une visite au lac Saint-Bruno, par J.-L. Vachon.—Conférence de Campbellton, N.-B.—La Bourgogne, par F. Picard.—Poésie : Les foins, par E. Hinzelin.—Le cercle Saint-Césaire, par F. Picard.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Petit conte en vers, par Salvaing.—Une jeune carmélite, par Robertine.—Conscience, par H. Sébille.—Excursion du Montagnard.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Père Solmer.—Le sport.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Le naufrage de la Bourgogne : Le commandant Deloncle essayant de calmer les passagers.—Groupe des anciens élèves de St-Césaire.—Le voilier anglais qui a coulé la Bourgogne.—Groupe des membres de la conférence de Campbellton, N.-B.—Le naufrage de la Bourgogne : Après l'abordage (double page).—Portrait du commandant Deloncle, de la Bourgogne.—Deux amoureux en brouille.—Devinette.—Gravure du feuilleton

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-DIXIÈME TIRAGE

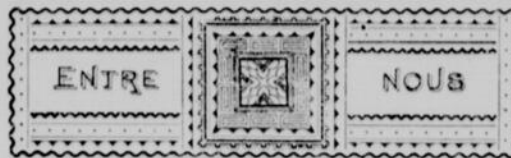
Le cent soixante-dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, 6 AOUT, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

LES FOINS

Les montagnes, ce soir, sont d'un bleu ferme et doux,
L'odeur des foins coupés les remplit. Des boeufs roux
Traînent sur les prés ras la lente coiturée.
O paix des choses, paix tiède et démesurée,
Inquiétante au fond à force de douceur,
On se sent exilé dans ce charme oppresseur !
La maison blanche est close au loin. Je veux, mon âme,
Jusqu'à l'heure où ces monts se vêtiront de flamme,
Que tu demeures calme aussi. Ni soin, ni deuil ;
Trêve au travail cruel où se plaît ton orgueil,
Trêve à ce qui médite, à ce qui crie ou pleure.
Mon âme, ne sois plus mon âme, pour une heure !

EMILE HINZELIN.



Nous allons bientôt assister au spectacle assez curieux de tout un peuple se rendant au bureau de vote pour y déclarer ce qu'il pense de la prohibition de la vente des alcools, et c'est au peuple canadien que l'on s'adresse.

Comme il ne s'agit pas de politique en cette affaire, nous pouvons en parler à notre aise.

L'idée de demander aux Canadiens s'ils croient que l'on ferait bien de défendre la vente de l'alcool est assez puérile en elle-même, car en supposant même que l'on en arrive à adopter une loi à cet effet, il faudrait être doué d'une dose de naïveté bien forte pour croire que l'Anglais renoncerait pour cela au gin, l'Écossais au scotch-whiskey, le Canadien français à l'étoffe du pays et l'Irlandais à toutes les boissons.

Il est évident que chacun s'arrangerait de manière à se procurer son poison favori, par l'entremise des contrebandiers, qui feraient des affaires d'or et s'il était impossible—ce que je ne crois pas—de s'en procurer, on aurait recours à d'autres excitants tout aussi dangereux, l'éther, la morphine, etc., qui font déjà tant de ravages.

Souvenez-vous de ce qui s'est passé à propos du tabac. Quand cette plante fut découverte en 1560, dans l'île de Tabago, et importée en Europe, les lois les plus sévères en proscrivirent l'usage. On coupait le nez aux priseurs, la langue aux chiqueurs et la tête aux fumeurs, mais tout cela n'empêcha nullement de fumer, de chiquer et de priser et un siècle plus tard Molière s'écriait, dans un moment d'enthousiasme : "Quoi qu'en puisse dire Aristote et toute sa philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac est indigne de vivre."

Il faut admettre que Molière va un peu trop loin, mais il n'en est pas moins vrai que l'usage du tabac est devenu universel et je ne vois pas pourquoi, pendant que l'on s'occupe de connaître notre opinion sur l'alcool, on ne nous demande pas en même temps notre avis sur le tabac.

L'usage des boissons alcooliques est plus ancien, mais n'est pas plus général que celui du tabac.

L'alcool est un mal aussi bien que le tabac, dit un économiste distingué, M. Lévy : l'humanité a vécu des siècles sans connaître ni l'un ni l'autre, et ne s'en est pas plus mal trouvée. Si la passion des habitudes prises est telle que nos sociétés dites civilisées ne peuvent guère se passer ni de l'un ni de l'autre, tout le monde est à peu près unanime à reconnaître qu'il ne faut en user qu'avec modération, et que l'abus en est toujours dangereux, souvent fatal.

Cette vérité n'est pas neuve, mais il ne s'agit pas de modération dans la question qui va nous être posée, au Canada, et à laquelle nous allons être appelés à répondre, il nous faudra déclarer si nous voulons ou non la prohibition.

La question de l'alcool préoccupe tous les pays, et, au moment où l'on étudie en France le problème de son monopole par l'État, voici ce qu'ajoute M. Lévy :

La question prend une place de plus en plus considérable dans les préoccupations du pays. Elle se présente sous une double face : hygiénique et fiscale. Nous venons de dire comment nous envisageons la première. Docteurs et moralistes sont d'accord pour déplorer les ravages de plus en plus profonds de l'alcoolisme ; s'il y a discussion entre les médecins et les experts sur le point de savoir comment classer les effets des diverses catégories de spiritueux, personne ne conteste le danger terrible et toujours croissant que l'abus en fait courir à la santé publique. Personne, par conséquent, ne fait d'objections au principe même de la taxe établie sur une consommation de cette nature. Sans croire que les impôts soient un moyen de venir en aide à la morale, il est permis d'encourager une législation dont le résultat devrait ou pourrait être de restreindre l'usage d'un poison, tout en assurant des recettes considérables au trésor public. En tout cas,

il vaut mieux demander des ressources à un excitant qu'à un aliment.

On ne songe donc nullement à la prohibition en France, pas plus du reste que dans les autres pays, et c'est pourquoi la question posée au peuple canadien a lieu d'étonner jusqu'à un certain point, puisque cela revient à demander si on veut conserver l'impôt sur l'alcool ou le remplacer par un autre, un impôt inconnu, puisqu'on ne nous en dit pas un mot.

Et puisqu'il en est ainsi, préférant le certain à une chimère ou tout au moins à une incertitude, je voterai avec plaisir contre la prohibition.

* * Les gens du *Witness* voteront pour la prohibition absolue, c'est évident, mais en revanche ils se livrent chaque jour à des orgies d'insultes à tout ce qui est Français et leur cave doit être bien garnie des produits de la distillerie de fiel qu'ils déversent dans les colonnes de leur journal.

Après avoir constaté à leur courte honte que leurs insultes aux marins de la Bourgogne étaient contredites par les faits, voici qu'ils profitent de la nouvelle condamnation de Zola pour en faire un martyr, comme ils ont voulu en faire un de Dreyfus, dont ils rappellent le procès et pour dire que ces deux affaires sont honteuses pour la France.

Vraiment il faut être tombé bien bas pour soutenir pareille thèse.

Zola est en fuite et Dreyfus à l'Île du Diable, tant mieux pour la France. Zola est bien à l'étranger, puisque c'est l'étranger qui a fait sa fortune, *Nana*, *l'Assommoir*, *Germinal* et *La Terre* étant beaucoup plus lus ailleurs qu'en France.

Quant à Dreyfus, sa condamnation vient d'être confirmée par le vote de la Chambre des députés.

Ce vote de 572 députés contre deux est significatif.

Tous les partis se sont unis et cette union sans précédent est une chose admirable.

Le discours du ministre de la guerre, M. Godefroy Cavaignac, a donné à la France la sensation d'un véritable soulagement, et je vous demanderai la permission d'en citer quelques passages, car je sais combien cette affaire Dreyfus intéresse les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

J'ai la certitude absolue de la culpabilité de Dreyfus. Et vous entendez bien, messieurs, que jamais aucune raison de salut public ne me permettrait d'apporter la déclaration que je viens de faire. Jamais aucune raison de salut public, quelle qu'elle fût, ne pourrait me déterminer à maintenir au bagne un innocent. (Applaudissements.)

M. Jules Méline.—M. le général Billot a dit la même chose.

M. le ministre de la guerre.—Cela dit,—et je demande ici à l'Assemblée tout son silence et toute son attention,—j'apporte à la chambre les faits que je peux lui apporter.

Il s'agit de deux ordres :

Tout d'abord, le service des renseignements du ministère de la guerre a recueilli, pendant six années, environ mille pièces de correspondance—je dis les originaux de mille pièces de correspondance—échangées entre des personnes qui s'occupaient activement, et avec succès, de l'espionnage.

Ces pièces de correspondance, qui portent tantôt des noms vrais, tantôt des noms de convention, ne peuvent laisser ni par leur origine, ni par les signes de reconnaissance qu'elles portent, aucun doute à aucun homme de bonne foi, ni sur leur authenticité, ni sur l'identité de ceux qui les recevaient ou les écrivaient.

Parmi ces pièces de correspondance, il en est beaucoup qui sont insignifiantes ; il en est quelques-unes de fort importantes.

Je ne parlerai pas ici de celles qui n'apportent au sujet de l'affaire dont il est question ce que j'appellerai des présomptions concordantes qui, cependant, par leur concordance même, pèsent sur l'esprit d'une façon décisive.

Je ferai passer sous les yeux de la Chambre seulement trois pièces de ces correspondances.

M. Cavaignac lit alors trois documents dans deux desquels Dreyfus est désigné par la lettre D..., et le mot "juif" et en toutes lettres dans le troisième.

Ainsi, la culpabilité de Dreyfus n'est pas établie seulement par le jugement qui l'a condamné ; elle est

encore établie par une pièce postérieure de deux années, s'encadrant naturellement à sa place dans une longue correspondance dont l'authenticité n'est pas discutable : elle est établie par une pièce d'une façon irréfutable.

Messieurs, ce n'est pas tout. Il y a encore un autre ordre de faits. Et je déclare, quant à moi, dans ma conscience, que, tout le reste vint-il à manquer, ce seul ordre de faits serait encore suffisant pour asseoir ma conviction d'une façon absolue : je veux parler des aveux de Dreyfus.

Le matin de sa dégradation, Dreyfus fut maintenu pendant quelques heures dans une salle où deux officiers ont recueilli de sa bouche l'aveu de son crime.

Ces deux officiers en ont parlé aussitôt, et, comme le rappelait à l'instant M. Castelin, les aveux de Dreyfus furent publiés, notamment dans une note que je ne cite qu'à titre d'indication et qui parut dans le "Temps" portant la date du 6 janvier et paru le 5 janvier au soir. Cette note est ainsi conçue :

"Nous avons pu contrôler les paroles de Dreyfus ; les voici à peu près textuellement : "Je suis innocent. Si j'ai livré des documents à l'étranger, c'était pour amorcer et en avoir de plus considérables ; dans trois ans, on saura la vérité, et le ministre lui-même reprendra mon affaire".

Le ministre de la guerre cite aussi les témoignages rendus par plusieurs officiers qui ont été témoins des aveux de Dreyfus et termine ainsi :

Ainsi, il résulte de témoignages décisifs, concordants—dont les plus décisifs sont à mes yeux, ceux qui datent de l'heure même—ou bien le témoignage humain n'aura jamais de valeur, il résulte de ces témoignages précis et concordants que Dreyfus a prononcé cette phrase : "Si j'ai livré des documents..."

Et bien, je pèse ces mots dans ma conscience. On a nié ces aveux : on dira peut-être demain qu'ils ont été arrachés par des menaces et par des promesses. Quelque mobile qu'on veuille imaginer, je déclare que dans ma conscience, je ne puis admettre qu'un homme ait prononcé ces mots : "Si j'ai livré des documents..." s'il ne les avait pas livrés en effet. (Vifs applaudissements). Messieurs, j'ai terminé...

Il ne pouvait subsister aucun doute dans l'esprit des députés consciencieux et vous connaissez le vote.

Quant aux deux qui ont voté *contre*, j'ignore leurs noms, mais il ne valent pas la peine d'être connus.

Enfin, on n'entendra plus parler de l'affaire Dreyfus !

* * * Décidément, les Espagnols font triste figure à Cuba... et même en Espagne.

Il y a longtemps que les Américains ont l'œil sur la perle des Antilles, et chacun se souvient de ce que disait en 1823, M. Adams, alors secrétaire d'Etat : "Il y a des lois de gravitation politique autant que de gravitation physique, et si une pomme détachée par la tempête de l'arbre qui l'a produite ne peut que tomber à terre en vertu de la loi de gravité, ainsi Cuba, séparée par la force de sa propre connexion avec l'Espagne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son sein".

La pomme va-t-elle tomber et les Etats-Unis pourront-ils la ramasser sans trop de peine ?

Ce n'est pas si sûr que cela, car déjà on voit quelques points noirs dans l'union des insurgés cubains et des américains.

Les Cubains veulent être libres et non sujets des Etats-Unis, et je crois que M. Charles Benoist a touché juste en écrivant les lignes suivantes, le 1er mai 1897, c'est-à-dire un an avant la déclaration de guerre :

"Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !" a dit M. MacKinley en style évangélique. Malheureusement il y a sur la terre trop d'hommes—et trop de faits—de mauvaise volonté. S'il existe un malentendu entre l'Espagne et les Etats-Unis, il en existe un autre entre les Etats-Unis et l'insurrection cubaine. Les Etats-Unis auraient tort de croire que l'idéal des Cubains rebelles à la domination espagnole soit d'être annexés à l'union et de voir leur étoile aller faire dans le firmament américain une quarante-sixième ou quarante-septième partie de constellation. L'étoile de Cuba est une étoile solitaire, et l'idéal des insurgés, le vrai, c'est une république à la mode haïtienne. Mais, en retour, les Cubains auraient tort de se flatter que les Etats-Unis laisseraient, à leur ombre et dans leur sphère d'attraction immédiate, se fonder définitivement et sans penser à la discipliner, à se l'agréger, sinon à l'absorber un jour, une seconde république d'Haiti."

Tout cela me semble bien juste et il est peu probable que l'accord règne longtemps encore entre Américains et Cubains, ces derniers estimant à bon droit qu'ils sont propriétaires du gâteau que les Américains veulent avaler.

Aux Iles Philippines, cela va mal aussi entre insurgés et marins des Etats-Unis. Et puis, l'Allemagne commence à montrer les dents et semble vouloir avoir une part de la conquête.

Si elle réussit, les Américains pourront dire qu'ils ont travaillé pour le roi de Prusse.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 8 juillet 1898.

Quand ces lignes seront publiées, vous aurez lu partout le compte-rendu de l'effroyable naufrage de la *Bourgoigne*,—un des plus beaux navires de la Cie Transatlantique. Et vous saurez autant de détails que moi sur cette épouvantable perte d'hommes tous sacrifiés à la mer terrible, par la Destinée sinistre et impitoyable.

Mais voici des choses que j'aie vues :

Mercredi après-midi les vendeurs de journaux criaient partout la très triste nouvelle que chacun lisait avec le cœur serré d'épouvante et plein d'une immense pitié.

Chacun en parlait, et commentait l'accident, à sa manière.—Alors je partis aux bureaux de la compagnie, rue Auber.

Il y avait là toute une foule inquiète, folle, anxieuse, énermée. Des tourments se voyaient dans tous les yeux.—"Mon Dieu, que c'est triste !"

Et chaque journaliste qui sortait était questionné. On voulait savoir le nombre exact des victimes et leurs noms,—leurs noms surtout !

Des vieillards, des mères éplorées, des sœurs et des épouses en larmes, toute une série de douleurs défilaient, les uns pleins d'espérance, et les autres écrasés par le plus navrant des désespoirs.

Comme nous sortions des bureaux du secrétaire-général de la Cie, une vieille femme aux cheveux blancs se précipita vers moi, en me demandant si un matelot, son fils, était parmi les *sauvés* !

—Pauvre mère ! personne ne le savait encore.

Car ce n'est que plus tard, très tard, dans la nuit, qu'une liste, d'ailleurs incertaine, fut télégraphiée de New-York à Paris.

Que de foudroyantes nouvelles s'abattirent sur la tête de vieux parents quand on sut combien de morts l'Océan charriait dans ses abîmes !

Les passagers, qui dormaient paisiblement, attendant le soleil du lendemain, ne s'éveillèrent peut-être qu'au fond du gouffre, maintenant gardien de leur dernier sommeil.

On se sent frissonner d'épouvante en songeant à l'énorme malheur qui a frappé la *Bourgoigne*, et au terrible drame qui s'est joué sur l'Océan cruel.

La patrie française est en deuil, et l'on pleure les braves officiers morts là-bas, en faisant leur devoir.

* * *

PARIS, 13 juillet 1898.

Départ, hier, de notre ami, l'excellent dessinateur, Raoul Barré.

Comme nous ferons la semaine prochaine une petite chronique spéciale sur M. Barré, nous n'insisterons pas aujourd'hui sur son œuvre en France.

A son départ hier soir, où chacun lui a serré la main avec le vif regret de le voir partir, il y avait sur le quai de la gare : M. le Directeur de la *Revue des Deux Frances* et Mme Steens, M. Edouard Richard, les docteurs J.-H. Chalifoux, L.-P. de Grandpré, Mercier, M. Aurèle Suzor-Côté, J.-O. Marchand, B. Maubon, A. Fauré, R. Brunet etc.

L'hon. M. Adélaré Turgeon est actuellement à Paris où il restera jusqu'au milieu du mois d'août.

M. et Mme Elliott Fraser sont toujours ici ; et ils y demeureront quelques jours encore.

M. A.-H. Hardy, après un court séjour à Paris où il reviendra bientôt, est parti pour Berlin.

M. Hardy est enchanté de son voyage en Angleterre et en Ecosse.

Ses amis de Paris ont revu avec un plaisir très grand, l'aimable représentant de l'importante maison Greenshield & Co., de Montréal. C'est que M. Hardy se fait des amis où il passe.

* * *

A l'inauguration du monument élevé à la gloire du grand poète Leconte de Lisle, dans le jardin du Luxembourg, l'illustre-académicien, M. Hérédia a prononcé un merveilleux discours dont voici quelques phrases :

En des vers d'une beauté sereine ou tragique, il a traduit le tumulte des passions, l'éternel désir, l'honneur et l'attrait de la mort, les révoltes de la raison ou de l'orgueil, l'angoisse du désespoir, ce que l'amour et la foi ont de plus féroce et de plus suave, toute l'âme antique, toute l'âme moderne, l'humanité !

Tel fut le poète. Je ne saurais parler de l'homme sans émotion. Il a été mon maître, notre maître à tous, amical et fraternel. Il avait l'âme haute, le cœur tendre et fier, un esprit profond et charmant. Tous ceux qui l'ont vraiment connu l'aimaient autant qu'ils l'admiraient. Artiste accompli, il fut un éducateur incomparable, car il avait la faculté si rare de se dédoubler, de se mettre, comme il disait en riant, dans la peau d'un autre, et toujours il vous donnait suivant votre nature le meilleur conseil.

Pardessus tout il estimait la probité dans l'art. Il avait l'instinct du mot propre, du terme exact, le sens de la rime nécessaire, de cette rime qui doit contenter la raison, plaire à l'œil et, charmant l'oreille la plus délicate, parfaire ce tout harmonieux qu'est un beau vers.

Désormais, sur la pelouse fleurie que borde l'allée qu'il suivait chaque jour, son image se dressera sur la haute stèle. Une Muse ailée lui tend le laurier d'or et l'enveloppe de ses bras comme pour le mieux garder. Et vous, jeunes hommes qu'il eût aimés, et qui, tels que nous autrefois, promenez en ces jardins le souci studieux, les désirs inquiets, l'heureux espoir de la jeunesse, saluez ce pâle visage aux traits fiers et purs qui, même vivant, semblait déjà de marbre ; saluez respectueusement le poète qui vous légua, avec son œuvre immortelle, le noble exemple de sa vie !

M. Léon Bourgeois, le ministre de l'Instruction publique, termina un très littéraire discours par cette péroraison superbe :

Messieurs, la part d'humanité que contient l'œuvre de Leconte de Lisle n'a pas été, d'abord, aussi clairement reconnue.

Il voulait, du reste, qu'il en fût ainsi. Il avait dit à la foule :

"Je ne livrerai pas ma vie à tes huées."

Blessé par les premières luttes de la vie, ayant vu s'évanouir dans les crises sanglantes qui avaient suivi 1848 son beau rêve de liberté fraternelle, il avait refermé sur les battements de son cœur le triple airain de sa volonté.

Il avait renoncé à l'action ; mais, du même coup, il s'était interdit les confidences de l'écrivain sur lui-même, ce qu'il appelait "les plaintes stériles des poètes, le thème personnel et ses variations répétées".

Voici le très joli sonnet par lequel Sully-Prudhomme vint saluer l'immortalité de son illustre ami :

La Forme t'a trahi, poète qui l'aimais ;
Au tombeau, le pli fier de ta haute ironie
A déserté ta bouche, où trônait l'Harmonie,
Ta bouche au verbe d'or sans lèvres désormais,

Nu, terrassé, ton front renonce aux purs sommets,
Libre séjour du vrai, que la terre dénie ;
Repliant sur ton cœur l'aile de ton génie,
O fils de Prométhée, enfin tu te soumetts.

Il est brisé, le dard de ta claire prunelle.
La brusque invasion de la nuit éternelle
N'a que trop satisfait ce cœur mystérieux...

Mais pour la seule vie heureuse, sûre et pleine,
La Gloire te ranime ! Elle rouvre tes yeux
Et tes vers ont sonné dans son immense haleine.

UN ANGE PRÈS D'UN BERCEAU

(Humblement dédié à M. et Mme Cléophas Guimond à l'occasion de la naissance de leur enfant

*Petit berceau, balance encor, toujours
Ce chérubin aux célestes amours ;
Vois, le sommeil, peuplé de rêves roses,
Verse ses dons sur ses paupières closes ;
Son pur esprit vient de laisser les Cieux
Pour reposer sur ton coussin soyeux.
Au sein de Dieu nous pleurons son absence,
Son chant si doux, sa candide innocence.
Petit berceau, balance encor, toujours
Ce chérubin aux célestes amours.*

*Ses yeux d'azur, sa bouche si coquette
Est, du printemps, la blanche pâquerette
Dichroisant la fleur de chasteté
Dont les reflets emboument sa Cité.
Heureuse mère, au Ciel est sa patrie,
Garde ici-bas sa jeunesse fleurie.
Jésus, un jour, réclamant ce trésor,
Vers l'Éternel il prendra son essor.
Conserve bien cette perle divine
Ornant jadis la céleste colline,
Que Jéhovah féconda de sa main,
Formant d'un mot son gracieux érin.
Tu ne sais pas l'immortelle couronne,
Que Dieu réserve auprès de la Madone,
En souvenir, à l'Amour maternel :
Doux diadème au printemps éternel !
Tous ses fleurons sont tressés par ces anges
Dont votre amour eut orner nos phalanges.
Sans se lasser, ils cueillent vos soupirs
Et près de Dieu déposent vos désirs...*

*Petit berceau, suspends ton cours rapide
Que je m'inspire à ce tableau candide.
Ange, mon frère, ah, que ton front est beau !
Mon Dieu, merci pour ce divin cadeau.
Mon cœur brûlant veillera sur sa vie.
Je le promets, Jérusalem ravie
Retrouvera cet archange exilé
Pour l'applaudir sur son trône étoilé...
Enfant, ma main conduira ta nacelle,
Repose-toi sur ton gardien fidèle,
Dans ton regard se reflètent les Cieux ;
Frère, j'y vois, illuminant tes yeux,
Du Saint des Saints l'image glorieuse ;
Je crois voir la harpe harmonieuse
Jetant au loin ses sublimes accords,
Semant partout nos immortels transports.
O saint reflet, où j'admire sans cesse
De mon pays l'ineffable allégresse,
Qui fait briller, au sein du Paradis,
L'ardent éclat d'un éternel iris...
Ah ! Tu souris ! Est-ce un divin mensonge ?...
Ou bien, vois-tu ce délicieux songe
Berçant ton âme au milieu des collons
Où ton doux vol, fuyant les aquilons,
Vient poser sur le front de Marie,
Le pur amour de sa lyre attendrie ?
Est-ce Jésus décollant sa beauté
À ses élus ivres de volupté ?...
Comblé jadis de suprêmes délices,
Ton cœur encor veut offrir les prémices
De ce bonheur, qu'on ne goûte qu'au Ciel,
Paré des fleurs d'un amour trernel.
Oui, si ce sol enchaîne ici ton âme,
Des Cieux ton cœur connaît encor la flamme.
Tu mère, enfant, guidant tes premiers pas,
Fera germer le bonheur en ses bras,
Et moi, ton ange, adoucissant la voie,
Frère chéri, je te dirai la joie
Que la vertu répand sur ce séjour
Que tout mortel acclame avec amour.
Suave enfant, clos ta blonde paupière,
Retourne au Ciel, palais de la lumière...*

*Petit berceau, berce ce chérubin
Qui n'a vu luire encor qu'un seul matin !
Mère, un baiser sur son front frais et rose,
Ne troublons plus ses yeux, sa bouche close.
Sans le quitter, protégeant ton sommeil,
Je priai Dieu de bénir ton réveil :
Au firmament je vois briller l'étoile
Perçant la nuit et son funèbre voile.
Dans un doux songe, ange, reprend ton vol,
Jésus l'attend, laisse un instant ce sol ;
Au Paradis l'appelle notre Reine
Viens dire adieu à son divin domaine...*

*Petit berceau, berce ce chérubin
Qui n'a vu luire encor qu'un seul matin.*

J. R. Legault.

NUIT D'ALARME

Ceci n'est pas une aventure bien héroïque.

Au contraire, les faits sont très vulgaires en eux-mêmes, mais ils présentent un concours de coïncidences qui m'ont assez bouleversé dans le temps pour mériter d'être racontés.

Bien des légendes se transmettent dans les familles de père en fils, qui sont certes loin d'avoir autant de plausibilité apparente.

Au commencement de l'été de 1885, j'avais pour voisin un beau-frère à moi ; et nos deux familles étant allées passer quelques semaines aux eaux de Saint-Léon, nous avions pris le parti tous deux, retenus que nous étions à la ville par nos affaires, de nous accommoder ensemble d'une seule cuisinière.

Elle habitait chez mon beau-frère, et c'est là que j'allais prendre mes repas.

De sorte que je passais la nuit seul chez moi.

Vous savez comme une maison est sonore quand elle est inhabitée ; le moindre bruit qui, dans un autre moment, serait imperceptible, prend, au milieu de ce silence d'isolement et de solitude, des proportions qui alarment.

Un soir — il était six heures, et je me disposais à sortir de chez moi pour aller prendre mon dîner — j'entendis une suite de petits coups secs, vifs et rapides qui venaient de ma salle à manger, située à l'étage inférieur.

—Tiens, me dis-je à moi-même, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Et j'écoutai plus attentivement.

Cela résonnait sonore, irrégulier, par saccades.

Je descendis, et j'ouvris la porte de la salle, qui était complètement close.

Rien.

Silence parfait.

Il me suffit d'un coup d'œil pour examiner partout. La salle était vide.

Je remontai, et j'allais prendre mon chapeau à sa patère, lorsque le même bruit recommença.

Cette fois je descendis sur la pointe des pieds, et je collai mon oreille à la porte.

C'était bien là.

J'ouvris de nouveau, mais malgré toute mon attention, mes recherches furent inutiles.

Il n'y avait là personne, j'en aurais juré mes

grands dieux, qui pût produire ce bruit, à moins que ce ne fût... un esprit frappeur.

Cette pensée me fit sourire ; mais je restai quelque peu intrigué tout de même.

L'absence des miens commençait à me peser ; des idées moroses m'avaient hanté toute la journée ; et je ne pus manger que du bout des lèvres.

Disons-le tout de suite, j'étais à l'un de ces moments où l'on a le cœur gros sans trop savoir pourquoi.

Vers la brune, accoudé à une fenêtre ouverte dominant sur la cour, je parlais à mon beau-frère de ce bruit singulier que j'avais entendu, lorsque retentit chez moi, un fort coup de sonnette.

La sonnette donnait dans ma cuisine, et comme nos deux maisons étaient contiguës, je ne pouvais me méprendre, — d'autant moins que la cuisinière vint à l'instant me dire : " On sonne, chez monsieur."

Je sortis, et montai rapidement l'escalier de mon vestibule extérieur. Le vestibule était vide.

Deux messieurs de mes connaissances étaient là causant sur le trottoir ; deux hommes d'âge, très sérieux, incapables de concevoir ou d'exécuter une mauvaise plaisanterie.

Ils m'affirmèrent que personne n'avait gravi les marches de mon perron.

Je revins chez mon beau-frère, intrigué de plus en plus.

Mais nous eûmes à peine le temps de faire quelques conjectures : ding !... dziriding ! ding !...

Cette fois, c'était notre propre sonnette qui carillonnait.

Le coup était violent, la cuisinière montait quatre à quatre ; mais je ne l'attendis pas ; d'un bond je fus à la porte, qui était grande ouverte.

Il n'y avait personne !

Les deux messieurs étaient toujours là, à distance, mais en pleine vue, causant tranquillement.

Ils n'avaient pas aperçu un chat.

Cette fois, pas moyen de se le dissimuler, il se passait quelque chose d'anormal autour de nous.

La cuisinière était dans des transes ; il devait y avoir quelqu'un de mort dans la famille, bien sûr.

Chez son ancien patron, rue Sherbrooke, la sonnette avait joué de cette façon, à une heure du matin, et un des parents de la famille était mort subitement à la même heure.

C'était un avertissement.

Et ainsi de suite.



Photo. Lapiès & Lavergne

F.-X. Gingras A. Guay S. Phaneuf A. Dubreuil E. Choquette C. Senay N. Garceau D. Montplaisir A. Garceau
J. Tetrault T. Loiseleur L. Viens L.-N. Ostigny P. Phaneuf

GRUPE D'ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-CÉSARE

Nous-mêmes, mon beau-frère et moi, nous ne pouvions nous empêcher, malgré notre scepticisme à l'endroit des revenants, de commenter un peu sérieusement cet incident inexplicable, qui servit à défrayer la conversation pour le reste de la soirée.

A onze heures, je me levai pour passer chez moi.

— Tu devrais coucher ici, me dit mon beau-frère.

Un éclat de rire lui répondit, et l'instant d'après j'étais, suivant mon habitude, dans mon cabinet de travail un livre à la main, attendant le sommeil.

Il ne venait pas vite. Je l'ai dit, j'avais vu des papillons noirs toute la journée, et une pensée bizarre se vrillait dans mon cerveau malgré moi.

Je me disais : Si par malheur — et cela peut m'arriver à moi comme aux autres — je perdais quel qu'un des miens cette nuit, ce serait plus fort que moi, je deviendrais superstitieux pour le reste de mes jours.

C'était là surtout ce qui me préoccupait : j'avais peur des coïncidences.

Enfin, je regarde à ma montre : minuit ! il était temps d'aller se coucher.

Au même instant, pan !... un grand coup, sous mes pieds, à la cuisine. Comme une masse qui serait tombée sur le plancher.

Un léger frémissement me secoua les épaules, mais j'allumai une bougie, et je descendis l'escalier.

Une inspection minutieuse me convainquit que tout était en ordre.

Je retournai m'asseoir dans mon cabinet, n'ayant plus du tout envie de dormir.

Or, à peine, étais-je replongé dans mon fauteuil que j'entendis quelqu'un frapper à la porte extérieure de la cuisine.

Cette porte donnait sur une cour parfaitement close, et dont j'avais moi-même poussé les verrous.

Il ne pouvait y avoir personne là, j'en étais absolument certain.

C'était pourtant bien le frapement régulier de quelqu'un qui désire entrer.

Et comme ma fenêtre était ouverte et que cette porte se trouvait droit au-dessous, j'avais parfaitement entendu : je ne pouvais confondre.

Ces réflexions me trottaient dans la tête, lorsque le bruit recommença.

Toe, toe, toe, toe !

Et plus fort, cette fois, comme quelqu'un qui croirait ne pas avoir été entendu.

Je me précipitai à la fenêtre.

La lune éclairait ; on pouvait distinguer tous les objets à bonne distance.

Pas un ange, du reste, où personne pût s'effacer.

La porte était à quelques pieds de moi. J'aurais vu là un enfant comme en plein jour.

Et rien ! la terre nue et grise, à fleur de seuil.

Et, par-dessus le marché, silence complet.

Il n'en fallait pas plus, n'est-ce pas, pour bouleverser un homme.

Cette fois, me dis-je, il faut bien se rendre à l'évidence, je suis en plein mystère.

Il n'y a pas à dire, c'est un avertissement.

Je me sentais de petits chatouillements désagréables à la racine des cheveux ; et, sans la crainte de passer pour poltron, je serais retourné chez mon beau-frère.

Réflexion faite, cependant, je voulus en avoir le cœur net.

Je me dis qu'il ne fallait rien laisser qui pût prêter à l'ombre d'une équivoque ; que c'était le moment où jamais de se faire une certitude, mais une certitude absolue, mathématique, qui ne pût laisser place même à un soupçon de doute.

Je rallumai ma bougie, et redescendis à la cuisine ; j'allai droit à la porte de sortie, et l'ouvris.

Il y avait une contre-porte, et je la poussai.

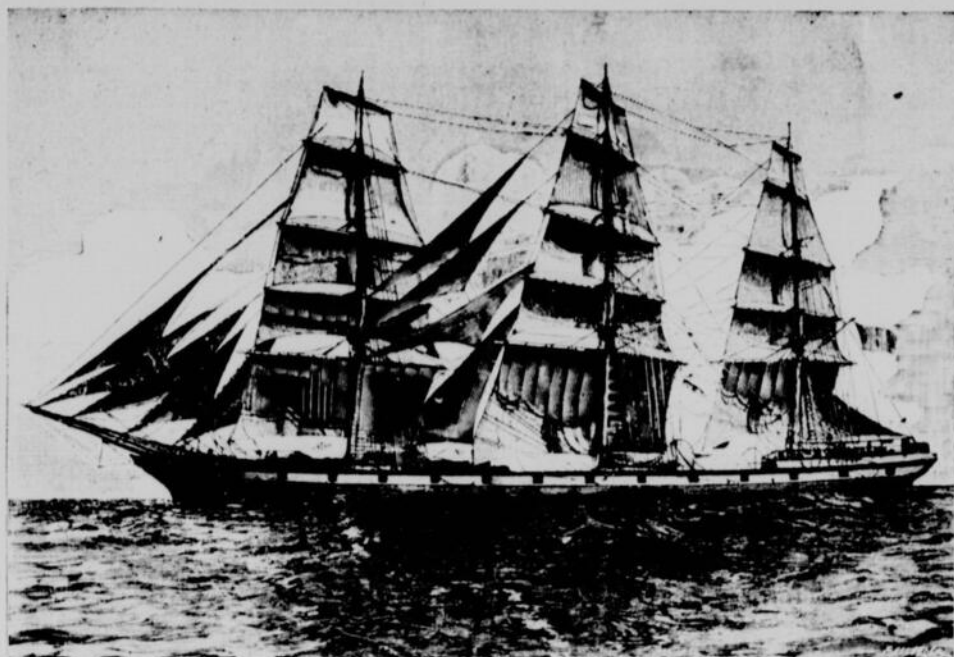
— Conie !

Un petit cri de détresse, qui faillit m'en arracher un de joie : je commençais à comprendre.

Il y avait une famille de petits chiens dans mon hangar.

L'un d'eux s'était creusé un trou auprès de la porte, qui s'ouvrait au ras de terre, et s'y était blotti.

Comme sa couleur grise se confondait avec celle du sol, il y était absolument dissimulé.



LE "CROMARTYSHIRE," VOILIER ANGLAIS QUI A COULÉ "LA BOURGOGNE"

Et c'est en se grattant, le pauvre petit, qu'il avait failli faire de moi un partisan des manifestations spiritistes.

Cette découverte m'enhardit.

Je fis le tour de la cuisine à la recherche de ce qui avait pu produire ce bruit de chute que j'avais d'abord entendu.

A un certain endroit, mon pied buta ; je me baissai : c'était la porte d'une petite armoire ménagée sous l'évier — porte sans charnières — qui était là à plat sur le plancher.

A la clarté de la bougie, il aurait fallu savoir qu'elle était là pour l'apercevoir.

Je la laissai retomber ; même bruit absolument.

Le problème s'éclaircissait.

Alors l'envie me prit de tout approfondir.

Je fouillai la salle à manger dans tous ses recoins pour y découvrir l'origine de ces frapements étranges qui m'avaient intrigué avant le dîner.

Ce fut vite fait. C'était un pauvre moineau introduit là par un carreau, et qui, fait prisonnier à mon insu, venait picorer les miettes de pain laissées sur la table.

Maintenant, si j'écrivais une histoire faite à plaisir, je ne manquerais pas de donner une explication quelconque des coups de sonnettes mystérieux qui coïncidaient d'une façon si singulière avec tout le reste.

Malheureusement, je dois l'admettre, sous ce rapport, toute mon imagination — de même que les recherches et les investigations que nous fîmes, mon beau-frère et moi — est restée complètement en défaut.

A l'heure qu'il est, je cherche encore la clef du mystère.

Bernadette

RÉVERIE

Le soleil baissait rapidement à l'horizon ; déjà le crépuscule s'avancait et peu à peu, il se fit une complète obscurité dans la grande pièce où j'étais assise, seule et livrée à mes pensées.

Il est des moments où le cœur de l'homme se sent oppressé comme sous le poids d'une mélancolie sans nom, d'une vague et accablante douleur aussi soudaine qu'irraisonnée ; c'est comme un pressentiment, un augure des peines à venir...

Ma nature me porte peut-être plus que tout autre à

ces sortes de crises, je dirai, et je m'en ressentais ce jour-là plus que jamais. J'aurais voulu prier et je ne le pouvais pas. Ce soulagement, cette simple satisfaction m'était refusée.

Et je sentais mon âme pleine d'une tristesse infinie...

Je m'abîmais dans une profonde rêverie que rien au monde n'aurait pu troubler. J'étais inquiète, tremblante, j'avais peur... Et je me disais : " Pourquoi craindre ? Tout ne me dit-il pas d'espérer ? "

Mais je sentais toujours mon âme pleine d'une tristesse infinie...

L'avenir se présentait à mon esprit, sombre, ténébreux. J'aurais voulu en percer les plus profonds replis, en découvrir les plus impénétrables mystères ; mais, impuissante, je n'entrevois, malgré mon désir, qu'un nuage opaque me déroba jusqu'à la plus petite parcelle d'azur.

Et je sentais de plus en plus mon âme pleine d'une triste se infinie...

Je rêvais... et je croyais entendre une voix qui me faisait remarquer mon inexpérience, mon extrême naïveté, mon peu de valeur morale. Cette voix me remplissait de trouble et d'effroi. Le monde se montrait à moi avec ses misères, ses luttes, ses fatalités... et je voulais mourir, oui, mourir plutôt que de ne pas accomplir comme je le devais le rôle que Dieu m'avait destiné... Je voulais mourir, car j'avais peur du monde, de l'avenir, de moi-même, de tout !...

Et je sentais mon âme pleine d'une tristesse infinie...

Soudain, un rayon de vie se glissa dans mon cœur, et mon être entier tressaillit à ce contact bienfaisant. Une autre voix, plus belle, plus mélodieuse, me disait d'espérer, de prier, de me confier au ciel, me promettant la lumière, la paix, la force. Je me jetai à genoux et je priai longtemps, longtemps, reconnaissante, heureuse même. Quelques larmes se firent enfin jour de mon cœur à mes yeux... et je me trouvai soulagée. Toute trace de mélancolie disparut...

Et je sentis, cette fois, mon âme pleine d'une joie infinie !...

BERNADETTE.

Montréal, juillet 1898.

La presse a aujourd'hui une puissance immense pour le bien comme pour le mal, et c'est un devoir impérieux pour les catholiques d'en faire un instrument d'apostolat pour répandre la lumière de la vérité, pour le bien de l'Eglise et le salut de la Patrie. Si chaque catholique comprenait son devoir sur ce point, la mauvaise presse n'y survivrait pas, et la société serait sauvée.

LE CABARET

Rien ne dit : " Entrée interdite ! "
Sur le seuil de cette maison
Et cependant l'on y débite,
Le jour et la nuit, du poison.

Pour ce logis plein d'épouvante,
Il faudrait, comme pour l'enfer,
Une enseigne écrite par Dante
Avec une plume de fer.

On devrait lire sur la porte :
" Passant, ne franchis pas ce seuil,
Car de celui-ci l'on n'emporte
Que déshonneur, misère et deuil. "

Ne pénètre pas dans cet autre,
On y perd le corps et l'esprit :
Intelligent et brave on entre,
Et l'on sort stupide et flétri.

Si tu veux rester honnête homme,
Résiste à l'attrait du poison,
Car ce bouge-ci n'est en somme,
Que l'école de la prison !

STANISLAUS.

LA GROTTTE ENCHANTERESSE

A Mme Rachel C...

Elle ne porte point de nom cette grotte que je vous ai fait visiter dans le ravin d'une colline ; mais n'est-ce pas que celui d'*enchanted* lui siedrait bien, tant par la beauté naturelle qu'elle étale à nos yeux que par les mille pensées qu'elle met dans notre âme ?

Je l'ai revue depuis, chère madame. Encore une fois, j'ai admiré dans le fourré épais ce caprice d'une nature vierge, sur lequel la main profane de l'homme semble n'avoir osé se poser. Encore une fois, j'ai admiré la chute d'eau dont le lit de verdure, si étrangement tapissé de mousse, fait bondir sur nos pieds des cascades furieuses ; et vous le savez, l'œil le plus vif même ne les saurait suivre dans leur course.

Assise au pied du roc menaçant, ou penchée au-dessus de l'abîme qui broierait l'admirateur imprudent, que d'idées folles, souriantes ou tristes ont assailli mon esprit ! Et pendant que ma main distraite faisait tomber le caillou dans le gouffre béant, j'ai vu passer sous mon regard une foule de personnes et de choses que j'aurais voulu retenir un instant...

Mais l'eau jaillissait toujours, écumante, emportant pour ne plus la laisser revenir la légère parcelle de roc que j'abandonnais à son cours déchainé.

D'où venait cette cascade fascinatrice ?...

Nos co-touristes, qui ont essayé de remonter vers sa source, se sont découragées devant les anfractuosités du rocher comme des bosquets touffus à traverser.

Où allait-elle ?...

Là-bas, se perdre dans la source limpide, puis dans la mer immense...

C'est pourquoi nous nous sommes écriées en face de ce tableau si grand pour l'œil, l'esprit et le cœur : *c'est la vie !*

Facile d'abord, la vie se fait bientôt bruyante, impétueuse même sous les fièvres de tous noms qui passionnent la jeunesse. Plus tard, brisée par les épreuves du sentier, elle devient d'une monotonie, qui n'est pas sans son charme pourtant, ainsi que la source limpide. Puis comme cette dernière toujours, elle s'en va se confondre dans l'infini.

Avec votre âme toute de poésie, vous avez souri, madame, quand je vous ai dit que je n'enviais pas à la chute d'eau sa rapidité vertigineuse, sans retour jamais ! Vous avez souri quand je vous ai dit que la vie à reprendre serait belle encore, avec ses joies et ses fêtes, ses deuils et ses larmes même !

On a de ces fantaisies ; et la plus futile en apparence est toute grande d'émotions et d'extases...

St Maurice

Au Bord de la Mer, juillet, 1898.



F.-W. Holt A.-L. Rinfret Dr L. Currie J.-E. Vanier C. Gregory J. Charette L. Globensky E. Belanger
Dr W. Pugsley W. Chipman A. Emerson Dr A. Stockton Geo. McLeod W.-H. Fry

LES MEMBRES DE LA CONFÉRENCE INTER-PROVINCIALE DE CAMPBELLTON, N.-B.

UNE VISITE AU LAC SAINT-BRUNO

Partis à huit heures du toit paternel, nous étions, à onze heures, sur le penchant de la montagne Saint-Bruno.

Une brave famille, habitant un manoir au fond d'un verger, nous reçut avec la plus courtoise affabilité.

Cette montagne dresse son front hardi vers le septentrion et semble interroger les nuages vagabonds qui trépigment au-dessus de sa tête chancelante.

Les oiseaux, qui babillent sur la cime élancée des arbres couronnant son chef, sont les seuls êtres qui osent troubler son repos.

Dans son sein ignorant dort une jolie nappe d'eau limpide, où les comètes tressent leurs blonds cheveux, où viennent se mirer les étoiles après avoir fait leur toilette.

Ce lac, qui porte le même nom que sa vieille hôtesse, s'abreuve des fraîches sueurs de la solitude et des p'eurs joyeux de celle qui lui donna le jour.

Une multitude de souples habitants naissent, grandissent et jouent, sans violer la loi du silence, au sein ému du calme liquide.

Les plus curieux comme les plus civils montent à la paisible surface pour saluer le touriste et jeter un sourire argenté aux légères collines de blanches vapeurs, qui folâtraient dans les immenses campagnes de l'espace. Et quand l'astre du jour a éteint ses feux dans les flots de l'océan, ou caché son disque lumineux derrière l'épaisse forêt, la muette tribu vient aspirer l'air embaumé de parfums que la brise du soir apporte de la prairie vicinale.

Alors les perles chatoyantes, qui scintillent sur le manteau azuré du firmament, paraissent comme autant de pierres précieuses attachées à la céleste coupole.

Chacun de ces flambeaux éloignés semble s'abaisser vers la terre assoupie, et accorder un regard spécial de sympathie, au site pittoresque et solitaire de Saint-Bruno.

Une frêle plantation croît rapidement et s'appuie contre de vieux arbres à la taille robuste et dégagée.

Ces derniers qui ont maintes fois lutté contre l'aquilon, bravé l'ouragan déchainé et supporté le poids et les vicissitudes des siècles, semblables à des vieillards officieux et expérimentés, étendent leurs bras fermes et généreux, et protègent la tendre génération chargée de transmettre aux âges futurs l'héroïsme de ses vertus.

Toute cette plantureuse végétation boit à longs traits dans ce vase antique, les ondes que distillent les parois de la colline.

Et plus tard, ces plantes seront comme une blanche couronne d'hermine qui ceindra son noble front, d'où

transpireront encore la joie, le bonheur et la sérénité du juste au seuil d'une vie meilleure. Quelques familles sont venues couler leur existence au flanc de l'altière colline. Bientôt, un moulin à farine fut construit.

Un canal, pratiqué dans le roc rebelle, va chercher les eaux d'azur qui dorment dans leur ancien lit, à l'ombre du vert feuillage.

Forcées de quitter le siège de leur repos prolongé, elles vont, en murmurant, offrir au meunier leurs services obligés.

Depuis cette époque, les heureux cultivateurs lui apportent les fruits de leurs riches sillons.

Mais la riante Phébé a déjà décrit le tiers de sa course nocturne, et nous sommes encore dans nos rapides canots, errant sur la nappe translucide, n'ayant pour unique guide que les pâles rayons de la reine des ombres. Nos impatients coursiers hennissent dans leur fougue, réveillent l'écho des bois silencieux.

Le départ regretté a sonné.

Adieu, délice de la nature vierge !... Adieu, doux charme de la solitude !... Mes pas ne viendront plus troubler votre paisible retraite ni rompre le suave tissu de vos rêves dorés.

Mais déjà notre rapide attelage, plus agile que le cerf poursuivi par la meute, réduisant le trajet et déchirant le voile de la nuit, nous dépose sur la rive qui veille encore.

J.-L. VACHON, E.E.M.

Québec, juillet 1898.

CONFÉRENCE DE CAMPBELLTON, N.-B.

(Voir gravure)

C'est la conférence inter-provinciale, nommée par le gouvernement du Nouveau-Brunswick, pour procéder à l'expropriation des travaux hydrauliques de Campbellton.

Le gouvernement y est représenté par le premier ministre lui-même, M. H.-R. Emerson, assisté du Dr L. A. Currie, et les capitalistes intéressés ont, pour les défendre, le Dr A.-A. Stockton, chef de l'opposition, et le Dr Wm Pugsley, de Saint-Jean, N.-B., et M. Léonce Rinfret, du barreau de Montréal.

Les trois arbitres qui y président sont : MM. Chs.-C. Gregory, Georges McLeod et notre concitoyen distingué, J.-E. Vanier.

La conférence a siégé au mois de juin dernier, et reprend ses travaux mercredi de cette semaine, à Campbellton.

LA "BOURGOGNE"

(Voir gravures)

L'émotion causée par le désastre du 4 juillet n'est point près de se calmer. Cette émotion grandit encore, quand on songe à la brutale sauvagerie que montrèrent d'horribles êtres à face humaine, Italiens naturellement, et quelques Autrichiens.

Étendons un voile sur ces actes que des cannibales eussent rougi de perpétrer.

Mais que des Anglais aient eu l'insigne lâcheté, la dégoûtante mauvaise foi de vous accuser, vous, sublimes officiers et matelots de la *Bourgogne*, je dis que c'est un acte plus honteux encore que celui des pillards d'épaves, des tueurs de femmes et d'enfants.

Nos frères d'Amérique, peut-être singuliers parfois, ont du moins ce qui a toujours manqué et manquera toujours à l'Anglais : la notion du juste. Nous voudrions citer des extraits des journaux des États-Unis, portant aux nues le courage des officiers et des matelots français de la *Bourgogne* ; nous voudrions donner l'article indigné de l'un de ces journaux rappelant un fait ignoble de marins anglais dans une circonstance presque semblable, il n'y a pas deux ans. Vous avez, la mémoire courte, fils d'Albion !



LE COMMANDANT DELONCLE

• Et le naufrage de l'*Elbe*, en janvier 1895, vous l'avez aussi supprimé de vos faits maculés ? Allez, vous n'êtes que des Juifs !

Notre première page est d'un intérêt poignant.

Nos bienveillants lecteurs reconnaîtront le brave capitaine Deloncle — ne cherchez guère à fuir, il faut l'avouer ! — mais s'efforçant de rassurer les passagers, de rappeler à l'ordre ceux qui, tout à l'heure, accueilleraient les femmes, les jeunes filles, les hommes affaiblis, à coups de couteau ou d'avirons !..

Avec le grand journal financier le *Commercial and Financial World*, de New-York, nous dirons pour terminer :

Ce n'est pas faire preuve de bon sens que de vouloir jeter le blâme lorsque l'on sait toutes les mesures de précaution qui sont prises à bord des steamers français.

Honneur donc aux braves officiers et à l'équipage qui se sont si bien conduits au moment du péril suprême. Bien haut sur le tableau d'honneur de la République Française devront être inscrits les noms du capitaine Deloncle et de ses vaillants compagnons d'infortune dont tous les peuples ont le droit d'être fiers, en mettant au-dessous cette légende : Ils sont morts à leur poste, victimes du devoir.

Quand on n'est pas atteint de francophobie par pure haine, ni d'anglomanie à outrance, c'est ainsi que l'on parle des braves : d'ailleurs, il n'y a que les lâches qui bavent sur le vrai courage.

FIRMIN PICARD.

LE CERCLE SAINT-CÉSaire

(Voir gravure)

Nos collèges, séminaires, universités, ont tous leur association des anciens élèves : chacun se rappelle encore les magnifiques fêtes données par les anciens élèves des PP. Jésuites à fin juin dernier ; il y a peu d'années, par l'excellent séminaire-collège de Sainte-Thérèse. Si mes souvenirs sont exacts, je pense que le séminaire de Chicoutimi, si renommé par l'instruction solide qui s'y donne, prépare également une grande fête dont les anciens feront les principaux frais.

C'est là une chose que l'on ne peut trop louer. S'il m'est permis de parler des maîtres dévoués qui me firent goûter les éléments des sciences — hélas que n'ai-je répondu au zèle de ces prêtres distingués !... —, je dirai qu'ils ont établi eux-mêmes, développé, encouragé de mille manières, une association des anciens élèves. L'un des articles porte : Que chaque année, durant les vacances, il y aura une assemblée des anciens élèves au Séminaire même !

Malheureusement pour moi, c'est à douze cent lieues d'ici !..

Le collège de Saint-Césaire, dirigé par les RR.PP. de Sainte-Croix, ont également leur association des anciens élèves : le 7 juillet, ils avaient, à Montréal même, une nombreuse réunion dans les locaux occupés par M. Alphonse Guay, le sympathique dépositaire, pour les Trappistes d'Oka, des produits, vins, beurres etc. de leur établissement si connu d'Oka. Entre parenthèses, je ne permettrai de dire combien sont délicieux, et à bon marché, les vins faits par ces bons Pères Trappistes.

Ne vous étonnez pas si j'aime ces Pères (et ils ne m'en veulent pas pour cela !) : j'ai dormi toutes les nuits de la Semaine Sainte en 1867 dans la chambre et sur le sofa de leur Général, le Révérendissime dom Sébastien, alors notre lieutenant Wyard, devenu capitaine ensuite, Je parle des Zouaves Pontificaux.

A la réunion du 7 juillet, le Rév. Père Léonard, des PP. de Sainte-Croix, supérieur du collège de Saint-Césaire, agissait comme président d'honneur. Le président est M. Louis Vien, de la maison Desjardins et Vien. Le Père Guertin, ancien élève lui-même, est l'aumônier de ce cercle.

Les autres dignitaires du cercle sont : Premier vice-président, M. Timothée Loisel, agent du C.P.R. Deuxième vice-président, M. L.-N. Ostigny, comptable ; Secrétaire-trésorier, M. Jos. Tétrault, de la maison Morgan.

A cette assemblée, plusieurs nouveaux membres furent admis. Puis, le Rév. Père Léonard, en un véritable et superbe discours, donna des conseils paternels aux anciens élèves. Il leur fit comprendre l'utilité des réunions fréquentes, où l'on continue de s'estimer, comme on le faisait au collège. Il fit voir les avantages des associations bien entendues où l'on inscrit comme base la charité en tout, et principalement l'un envers l'autre dans les difficultés de la vie ; en un mot, la charité fraternelle, qu'on l'appelle société de secours mutuels ou de quel terme on le voudra. Enfin, ces associations conservent, développent même les liens d'affection contractés au collège.

Parmi les anciens élèves, nous voyons des avocats, des notaires, des directeurs de fortes maisons de commerce de Montréal, des marchands, des entrepreneurs, des échevins (du Mile-End) des banquiers, des comptables dans les plus grandes institutions financières, etc. et le Rév. Père Tessier, lui aussi de la congrégation Sainte-Croix, attaché à leur maison de Washington.

Beaucoup d'anciens élèves sont fixés aux États-Unis : quand ils connaîtront l'époque de la réunion annuelle, si ces réunions se font, ils se feront certes un plaisir d'y accourir.

Nous souhaitons, à cette association des anciens élèves de Saint-Césaire, toute sorte de succès, ainsi qu'à toutes les associations de ce genre en notre belle province.

FIRMIN PICARD.

NOS FLEURS CANADIENNES

LA MARGUERITE

Chrysanthème leucanthème-Chrysanthemum leucanthemum ; (Famille des Composées),

Marguerite des champs, votre corolle blanche Est faite de beauté, de grace et de candeur. En groupe gai, joyeux, chantant sous la splendeur D'un firmament d'azur ou le soleil se penche, Les jeunes filles vont se mêler parmi vous, Elles ont des yeux clairs, des fronts purs, des cœurs doux ; Vous les reconnaissez, ce sont vos sœurs aimées.

LEON LORRAIN.

Alors qu'est étalée l'immense nappe verte des plantes qui grandissent sur toute cette terre septentrionale ; que la phléole, que les blés, les avoines, les seigles préparent en secret la moisson blonde de la fin d'été, les jolies marguerites répandent leurs troupes de vierges folles farandolant aux moindres brises et chantant de douces choses aux amoureux. Aussi loin en arrière que peut se reporter mon souvenir je vois la marguerite. C'est la première fleur dont je connus le nom, c'est la première que j'aimai, c'est la première que je cueillis de mes frêles mains d'enfant pour en faire des bouquets que je portais à ma mère pour mériter un tendre sourire et une longue caresse. Aussi, comme je ne suis pas un ingrat, je ne la vois pas reparaitre, au mois de juin de chaque année, sans la saluer gravement, presque humblement. Durant mon jeune âge, j'igno-



LA MARGUERITE

rais que la nécessité avait décrété que certaines plantes étaient utiles, d'autres nuisibles ; je ne considérais que l'ornement et mes faveurs étaient plutôt pour les pimpantes corolles que pour les modestes épis des graminées. Oh ! combien de fois me suis-je mis en colère contre ces "méchants habitants" qui maugréaient contre ma pauvre marguerite et épuisaient leur vocabulaire à l'invectiver.

Ils avaient cependant raison comme moi puisque tout dépend du point de vue en ce bas monde ! Aussi, maintenant, j'écoute leurs doléances et j'admire la fleur.

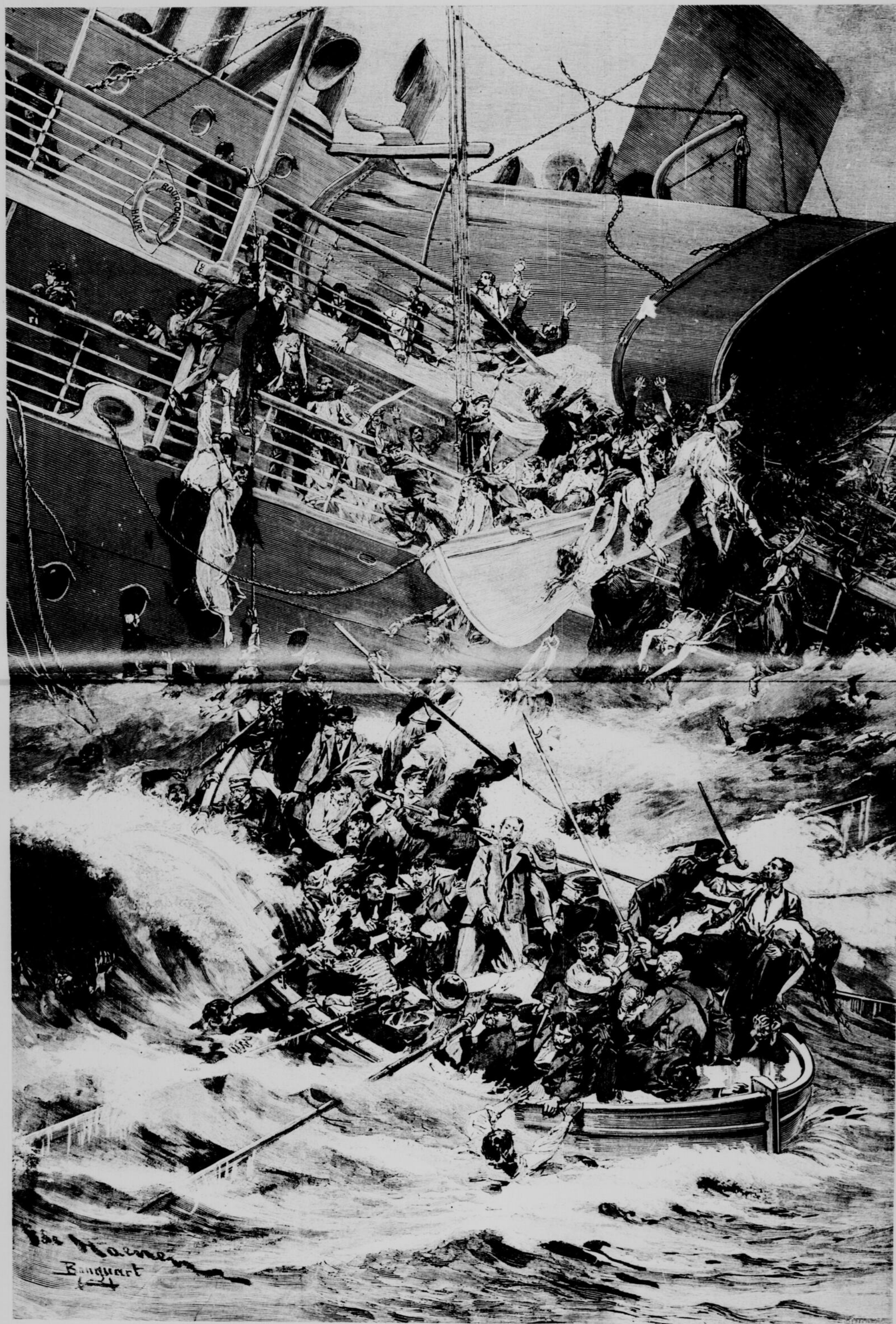
Comme son nom scientifique l'indique, la marguerite fait partie de l'aristocratique genre des chrysanthèmes ; mais, comme il arrive parfois dans les meilleures familles, le sujet de cette monographie a préféré la vie de bohème en plein air, exposé à toutes les misères et les intempéries, plutôt qu'une captivité choyée dans nos serres et les jardins.

Et moi, bohème comme elle, je ne l'en aime que mieux.

Son nom vulgaire, que l'on donne aussi à la pâquerette, lui vient du latin, *margarita*, qui signifie : perle. Par les anciens elles étaient considérées comme les perles des champs.

Ils étaient galants, nos aïeux.

E. J. Massicotte



LE NAUFRAGE DE "LA BOURGOGNE" — APRES L'ABORDAGE

PETIT CONTE EN VERS

LE BOSSU

*Dans une église de village,
Avec grand bruit, grand étalage,
A son lourd auditoire un curé démontrait
Que l'ouvrage d'au Dieu ne peut qu'être parfait.
Un bossu qui, pour lors, écoutait ce bon Père,
Ne trouvant pas cette morale claire ;
Et loin de partager le si beaux sentiments,
Disait tout bas entre ses dents :
" Ma foi, s'il me voyait, il dirait le contraire."
Il attend donc la fin de ce sermon,
Et court à son pasteur, au sortir de l'église :
" Mon Père, lui dit-il, pardonnez-moi,
Si je vous dis avec franchise
Que je ne sais pas, moi, de votre opinion.
Vous nous avez fait voir, avec grande éloquence,
En tout ce que Dieu fait, sa sagesse et sa bonté ;
Eh bien ! regardez-moi, voyez-vous sur mon dos
Cette ridicule éminence
Qui me rend semblable aux chameaux,
Et des enfants de ces humeurs
Me fait monter au doigt, quand je viens à paraître :
Pouvez-vous trouver cela bien ?"
" Mon ami, lui répond le prêtre,
Pour un bossu parfait, il ne vous manque rien."*

SALVAING.

LES GOUVERNEURS MORTS EN CANADA

Dix gouverneurs du Canada sont morts dans le pays : sept français et trois anglais.

Samuel de Champlain, fondateur de Québec, et premier gouverneur de la Nouvelle-France, est mort à Québec, le 25 décembre 1635, de paralysie. Son corps fut inhumé dans une chapelle, qui paraît avoir été attenante à Notre-Dame de Recouvrance, et qui fut désignée sous le nom de chapelle de Champlain. Il était né à Brouage, en Saintonge, vers 1567.

Louis d'Ailleboust de Coulonge fut gouverneur de 1648 à 1651 et administrateur de 1657 à 1658. Il s'établit dans le pays et mourut à Montréal, à la fin de mai 1660, quelques jours après le mémorable combat de Dollard.

Augustin de Saffray-Mésy, célèbre par ses démêlés avec Mgr de Laval, mourut à Québec, le 5 mai 1665.

Louis de Buade, comte de Paluan et de Frontenac, est décédé à Québec, le 28 novembre 1698, âgé de 78 ans, après avoir été deux fois gouverneur de la colonie. Il fut inhumé dans l'église des Récollets.

Louis-Hector, chevalier de Callières, treizième gouverneur, mourut à Québec, le 26 mai 1703. Ses restes furent déposés à côté de ceux de Frontenac.

Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, est mort à Québec, le 10 octobre 1725. Il avait gouverné la Nouvelle-France pendant vingt-deux ans et s'était fait chérir des Canadiens.

Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de la Jonquière est le dernier gouverneur français mort dans le pays. Il est décédé à Québec, le 17 mai 1752, à l'âge de 67 ans. Il fut aussi inhumé dans l'église des Récollets.

Le duc de Richmond, gouverneur de 1818 à 1819, ouvre la liste des gouverneurs anglais morts dans la colonie. Il était parti de Québec pour aller visiter son gendre, sir Peregrine Maitland, lieutenant-gouverneur du Haut-Canada, lorsqu'il mourut tout-à-coup d'hydrophobie, près du village de Richmond, qui avait été ainsi nommé en son honneur. Il avait, dit-on, été mordu à la jambe, à William-Henry (Sorel) par un jeune renard qu'il dressait. Son corps fut transporté à Hull, en voiture, et de là par bateau à Québec où il fut enterré avec les honneurs dus à son rang.

Lord Sydenham (Thon. C. Poulett Thompson) premier gouverneur du Canada sous l'Union, mourut à Kingston, Haut-Canada, le 19 septembre 1842. Il n'était âgé que de 42 ans.

Sir Charles Bagot, son successeur, mourut à Kingston, après une longue maladie, le 19 mai 1843, âgé de 62 ans. Il n'était plus gouverneur, ayant été remplacé au mois de mars précédent par Lord Metcalfe.

F. J. AUDET.

UNE JEUNE CARMÉLITE

Dans le vestibule d'un vaste couvent, à l'aspect sombre et sévère, elle était là, debout, pâle, mais rayonnante de joie et de bonheur, la jeune fiancée de vingt ans qui allait bientôt abjurer le monde et consumer son sacrifice. Elle était là, devant son père bien-aimé, à qui elle allait bientôt dire un éternel adieu. Avant de quitter ce père qu'elle adorait, l'enfant pleura, semblable au lis qui, trop secoué par le vent du matin, verse les trésors de rosée amassée durant la nuit au fond de sa corolle.

Oh ! l'adieu qui sortit alors de ses lèvres, le frisson qui rida ses traits pâlis, les palpitations de son cœur n'avaient rien d'offensant pour Dieu : un séraphin eût été jaloux de les suspendre aux cordes harmonieuses de sa lyre d'or. Le père ne put retenir ses sanglots ; il pleura, mais de bonheur et d'allégresse, car il était heureux d'ajouter à la couronne du Carmel cette vierge, fleur encore si jeune, si pure et si belle.

Deux heures après, sur les degrés du sanctuaire, on apercevait une jeune fille, prosternée dans un pieux recueillement : elle était parée comme la fiancée pour l'hymen. Pour la dernière fois, elle étalait tous les atours de la mondanité afin de leur prodiguer un dédain plus solennel. Sur sa figure rayonnante de joie brillait je ne sais quoi de céleste qui n'appartenait plus à la terre.

Le moment du sacrifice arrivé, elle se leva, et, suivie du cortège des prêtres qui devaient bénir sa consécration, elle traversa la multitude pour se rendre à la porte du monastère.

Dans la cour intérieure, on voyait s'avancer, sur deux rangées, les filles du cloître, recouverte du voile noir. Elles chantaient une hymne à la Mère de Dieu. La prieure s'approcha de la porte, et la néophyte, à genoux sur ce seuil qu'elle allait franchir à jamais, pressa contre ses lèvres l'image du Christ.

La porte s'était refermée ; les prêtres, rentrés dans le lieu saint, priaient sur les degrés de l'autel. Tout-à-coup, l'impénétrable rideau de la grille s'entr'ouvrit et laisse apercevoir, dans l'oratoire mystérieux, l'ensemble des vierges solitaires. Au milieu se trouvait agenouillée leur compagne, demandant le saint habit.

L'évêque s'avança près de la noire barrière, et lui demanda si elle était résolue à persévérer dans la retraite. On entendit distinctement : " Oui, jusqu'à la mort."

Tant de jeunesse, tant de courage, tant de mépris pour toutes les choses terrestres ; le nom de la mort que l'innocence venait de prononcer sans effroi, frappa tous les assistants. Pourtant, aucune émotion autre que celle du bonheur n'avait paru sur la figure de la jeune recluse.

Elle se retira un moment, et alla se dépouiller des ornements de la vanité. Lorsqu'elle reparut, ce n'était plus la jeune fille du monde : c'était la pâle victime de l'obéissance.

La religion, grande et sévère comme sur le bord d'un tombeau, lui donnait ses dernières bénédictions.

Ce sombre tableau se rembrunit ; il devint lugubre. Chacun sentit un frémissement agiter tous ses membres, quand la pauvre enfant, se couchant sur un

tapis de serge, fut recouverte d'un long voile de lin semblable au linceul du trépas.

Elle était étendue sans aucun mouvement ; seulement, quelques palpitations décelaient encore la vie sous l'enveloppe de la mort.

Les prêtres entonnèrent une invocation au Saint-Esprit. Leur chant grave, lent et solennel, inspirait une religieuse mélancolie. L'airain sacré mêlait ses sons à ce chant, tandis que la plus âgée des religieuses jetait de l'eau bénite sur la douce victime.

Comme si l'ange de l'Immortalité eût appelé cette vierge aux noces virginales de l'Agneau, elle se releva ; son voile retomba sur sa figure, on l'eût prise pour une vierge de résurrection oubliant de jeter son suaire, secouant la poussière de la tombe.

Conduite par la prieure, elle s'approcha de chacune de celles qu'elle allait maintenant appeler ses sœurs ; elle leur donna à toutes le saint baiser de paix et les heureuses filles de la séraphique Thérèse chantèrent l'hymne de reconnaissance.

La sacrifice de la vierge était consommé... Sa récompense se préparait dans l'éternel séjour.

ROBERTINE.

CONSCIENCE

I

Les douze coups de minuit tintent lentement au clocher de la vieille église. Les sons s'élevèrent plaintifs vers le ciel à travers les nuages grisâtres, accompagnant la lamentable mélodie que murmurent, dans leur sarabande effrénée, les morts du cimetière voisin.

A l'orée de la forêt, dans la petite cabane en planches vermoulues qu'habite le père Gérôme, les sons de la cloche arrivent, sourds, étouffés comme des plaintes lugubres.

La faible lueur de la veilleuse qui éclaire la chambre perce à peine la sinistre opacité de cette nuit sans étoiles.

Le douzième coup sonne enfin. Les dernières vibrations de la cloche résonnent encore quand le père Gérôme se leve d'un bond, les yeux éfarés, la poitrine sifflante.

L'épouvante dont sa face est empreinte donne à sa physionomie une expression effrayante.

Ses traits sont contractés affreusement, les commissures de ses lèvres sont plissées en un rictus amer, ses yeux épouvantés cherchent, de droite et de gauche, un refuge.

Et soudain, de sa gorge serrée, sort un cri rauque, plusieurs fois répété :

— Non, non, je ne veux pas ! Jamais ! Jamais !

Quelle affreuse vision est donc venue hanter son cerveau en délire ?

La veilleuse, maintenant, lui fait peur. Il la souffle. Peut-être ne verra-t-il plus ces horribles fantômes qui sont venus troubler son sommeil.

La nuit sombre, à présent, lui étroit le cœur et le comprime comme en un étou.

Au fond de la chambre, à la place même de son lit, un grand spectre blanc s'est dressé, le bras tendu vers père Gérôme, et une voix sépulcrale, sinistre, comme



QUERELLE D'AMOUREUX

faite d'ossements se choquant entre eux, prononce ces mots :

—Assassin ! Assassin ! Dénonce-toi ! Expie !

Cette voix, c'est celle de son père... son père qui lui reproche le crime qu'il a commis et pour lequel on n'a pas découvert le coupable.

Un frisson secoue le père Gérôme.

Il veut fuir. Il se dirige vers un autre bout de la chambre.

A peine a-t-il fait un pas qu'un autre fantôme se dresse. Celui-là il le reconnaît aussi : c'est sa femme qu'il a rendue si malheureuse et qui est morte des suites des mauvais traitements qu'il lui infligeait.

Et la même voix cavernreuse reprend :

—Assassin ! Assassin !

Il tourne. Il ne sait plus de quel côté diriger ses pas.

Partout des fantômes se dressent, menaçants, terribles.

Son grand-père, avec sa houppelande de soldat de l'Empereur, les traits durs, la moustache frissonnante, ses frères, ses sœurs, ses oncles, ses tantes, tous le bras tendu vers lui, et tous répétant de la même voix sinistre :

—Assassin ! Assassin !

Désespéré, fou, il ne sait par quel côté s'enfuir.

Subitement une lueur brille en son esprit :

La fenêtre.

Pourquoi n'y a-t-il pas songé plus tôt ? N'est-ce pas le seul moyen de se débarrasser de toutes ces visions horribles ?

Il se précipite. D'un coup sec, il l'ouvre.

Dans la nuit noire, le spectacle est plus effrayant encore.

Les spectres nombreux, pressés les uns contre les autres, tous les bras tendus vers le malheureux, dans un geste de malédiction, le forcent à reculer.

En première ligne, ses fils, ses deux garçons, un mort au Tonkin en servant son pays, l'autre victime du devoir—mort de la fièvre diphtérique contractée en soignant un enfant atteint du croup.

Tous deux, les bras tendus vers lui menaçants, le maudissent :

—Assassin ! Assassin !

Derrière eux, dix, vingt, trente fantômes, ses anciens amis, ses meilleurs camarades.

Ils s'approchent, hideux, prêts à l'enlever et à l'emporter avec eux dans le champs des morts :

—Assassin ! Assassin !

Il veut se reculer. Il se retourne.

Derrière lui, un autre fantôme apparaît.

Celui-là encore, il le reconnaît, oh ! oui, il le reconnaît bien : c'est le voyageur qui lui a demandé asile et qu'il a assassiné pour le voler.

Sa victime, le couteau enfoncé dans la poitrine, lui crache à la face un flot de sang, âcre, chaud, bouillant !

—Assassin ! Assassin !

Il tombe sur le parquet, évanoui.

Les fantômes peu à peu disparaissent, la chambre reprend son aspect habituel.

Dehors, la neige commence à tomber, jetant par la baie ouverte une teinte blanchâtre sur le visage convulsé du père Gérôme.

II

Le jour est venu.

Le garde-champêtre, en faisant sa tournée, au moment d'entrer en forêt, jette un coup d'œil sur la cabane du père Gérôme.

Pourquoi n'est-il pas sur la route, comme d'habitude ? Le garde-champêtre s'approche.

Par la baie ouverte, il aperçoit Gérôme étendu, en chemise, sur le parquet.

Il s'approche et pénètre dans l'intérieur de la chambre.

Mais en vain il secoue le père Gérôme.

Aucun souffle ne sort de sa gorge. Le cœur ne bat plus, il a cessé de vivre !

HENRI SÉBILLE.

L'EXCURSION DU "MONTAGNARD"

La fête organisée par le club "Le Montagnard", a eu lieu le 28 juillet dernier. On se rappelle que ce club avait résolu de faire une excursion au clair de la lune, à bord du *Flygate*.

Nous avons vu bien des piques-niques, des réunions, des assemblées, des parties de plaisir de toutes sortes ; nous avons bien franchement eu avoir très rarement rencontré où l'ordre ait été aussi bien tenu.

Le joli navire était bondé de passagers : pas une note discordante ne s'est fait entendre, pas de bruit. On chantait—on a même quelque peu dansé— ; mais tout a été irréprochable, nous tenons à le répéter ; nous sommes heureux d'avoir maintes fois recommandé dans nos colonnes ce club essentiellement canadien-français, et nous profitons de la circonstance pour le recommander encore très vivement.

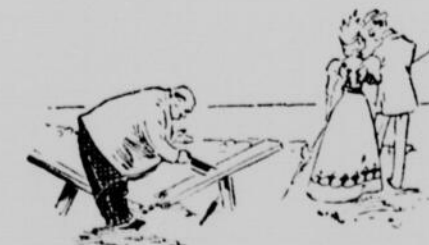
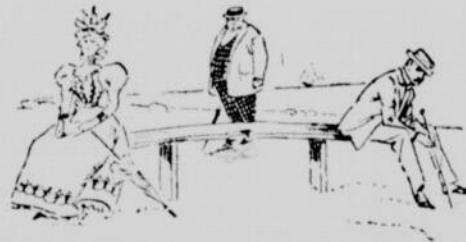
Nous adressons nos plus chaleureuses félicitations aux dignitaires du club, chargés de l'organisation de l'excursion au clair de la lune, excursion dont nous parlons. Nous voulons pouvoir publier ici les noms de ces dignitaires : ils peuvent être fiers du résultat, qui est un succès sans précédent.

Ces messieurs sont :

M. H.-A. Robert, président ; Léopold Larue, A. Savard, J. B.-C. Trestler, J.-N. Laprés, L.-A. Racicot et H. Giasson.

LES AMOUREUX EN BROUILLE

Voici comment un homme de poids a pu réussir à réconcilier ces deux amoureux, qui se boudaient depuis quelques instants.



VÉRITÉ

Lorsqu'un homme risque de se rompre le cou pour éviter une mouche à feu, sous l'impression que c'est une locomotive, il est temps qu'il prenne la température.

Il y a deux points d'objection à l'habitude de fumer la cigarette : (1) La cigarette et (2) celui qui la fume.

En ce pays de liberté, on est toujours obligé d'acheter un verre pour goûter le "free lunch".

La lumière rouge annonce le danger ; alors, pourquoi ne pas en avoir devant chaque buvette comme devant les pharmacies ?

Certains hommes votent comme ils prient—et ils ne prient jamais que pour demander des faveurs.

La femme ne connaît quel faquin d'homme elle a pris que lorsqu'il court pour un office public.

Tous les partis politiques se ressemblent en ceci, qu'ils sont tous anxieux de sauver la patrie de la corruption des autres partis.

Le droit de suffrage ne permettra jamais à la femme de se mettre les pieds sur la table que lorsqu'elle aura changé de costume.—Diogène.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Lecteurs, mon premier
A perdu la tête
Chez le charcutier.
Mon second s'achète,
Quand à mon entier,
L'Inde qui l'envoie
En fournit la soie.

ENIGME

Je ne suis qu'une bête et j'en conviens : quel roi
Fut pourtant plus heureux que moi !
Fut peint par Richelieu, célébré par Homère !
Deux fois je brille au ciel, et Memphis m'honora,
Buffon, avec amour, peignit mon caractère
Et Lafontaine m'anima.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 743

Logogriphe.—Étoile et Toile.

Enigme.—Marteau.

Mathématiques.—Celles dans lesquelles le premier terme de la progression est un multiple de la raison.

8 et 20.

91

261

Ont deviné : Arthur Lamy, Aristide Chevalier, St-Léon ; Mlle A.-L. Beaudry, Mme S. Dupont, Montréal ; Jules Viger, Sorel ; Mlle Amélie Granger Ottawa ; Tancrede Fortin, Beauharnois ; Mlle Alice Charette, Montréal ; L.-A. Délorne, Saint-Henri de Montréal.

GRAVURE-DEVINETTE



Voyons, où est donc votre partenaire ? C'est à lui de jouer.

Louis XIV disait que lorsqu'il nommait quelqu'un à une place, il faisait quatre-vingt-dix-neuf mécontents et un ingrat.

LES DEUX GOSSÉS

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Paul Vernier eut de grands yeux étonnés.

— Mais certainement, appuya sa femme, mon idée n'est pas aussi déraisonnable que vous vous l'imaginez.

— Un château !

— Et pourquoi pas ?

— Je m'y résignerai, fit-il avec une plaisante humilité, pourvu toutefois qu'il ne soit pas en Espagne.

Elle eut un haussement d'épaules.

— Alors, reprit-elle, vous ne voulez pas admettre que nous sommes sur la route de la fortune ?

— Au contraire, je le veux bien.

— Vous ne comptez donc pas ?

— Je suis incapable de faire une addition.

— Ah ! parbleu ! reprit-elle avec une nuance de dédain, ce ne sont pas uniquement vos œuvres qui nous ont enrichis.

— Ce sont les combinaisons de Silverstein.

Elle le regarda dans les yeux ; mais le brave garçon, en prononçant ces mots, n'y mettait aucune intention malicieuse.

— Parfaitement, répondit-elle. . . . Cet homme est extraordinaire.

— Il a le génie de la spéculation. . . . Tiens ! c'est une idée, ajouta-t-il gaiement. . . . Ne trouvez-vous pas qu'il y a là un sujet de statue. . . . On n'a pas encore sculpté ce génie-là.

— Notez, poursuivit Mariana, que j'ai toujours agi avec la plus grande discrétion, quand il s'est agi de ces affaires où M. Silverstein a voulu nous réserver notre part.

— Je le sais bien.

— Si j'avais voulu l'importuner, nos bénéfices eussent été dix fois plus grands.

— Ils sont déjà fort coquets.

— C'est prodigieux, vous dis-je.

— Chacun a ses outils, murmura Paul Vernier avec un peu de mélancolie. . . . Tout le monde ne peut pas manier l'ébauchoir.

— Et comme il est délicat, cet homme ! renchérit Mariana. Jamais la moindre allusion à ses bienfaits. . . .

— Mon maître, Antonin Gervais, a été bien inspiré en m'adressant à lui. . . . Maintenant, il faut aussi le reconnaître, ma chère Mariana, Silverstein nous a pris en amitié.

— Il est certain qu'il ne s'occuperait pas ainsi du premier venu.

— Sa femme est pour vous une véritable amie.

— Nous dinons chez eux ce soir.

Paul Vernier ne put dissimuler une légère contrariété.

— Encore !

— Comment, encore ! Vous avez souvent des mots singulièrement déplacés, mon cher ami.

— C'est que je suis un peu gêné. . . . On ne voit que nous au Parc Monceau.

— Je vous conseille de vous en plaindre.

— A Dieu ne plaise !

— Silverstein passe sa vie à nous être agréable. . . . Si vous incrimiez sa générosité de grand seigneur, vous donneriez une piètre idée de votre caractère.

Mariana sonna sa femme de chambre.

— Vous me permettez de m'habiller ? dit-elle à son mari.

— Je retourne à l'atelier.

— Vous êtes rassuré ?

— Tout à fait. . . .

— Notre terme sera payé.

Il répliqua avec entrain :

— Ce souci ne me préoccupera plus quand nous aurons le castel.

— Il faut pour cela redoubler d'efforts.

— En effet !

— Ne croyez pas, mon cher, qu'il faille des sommes énormes.

— Cependant. . . .

— Je reconnais que le prix du terrain n'est plus ce qu'il était autrefois.

— Mais, comme je me chargerai de la sculpture.

Mariana eut un mouvement d'humeur en entendant son mari s'exprimer sur un ton qu'elle qualifiait d'ironique.

Elle eut un geste nerveux en ajustant son collier, si nerveux même que le fil de soie se rompit et que les perles s'éparpillèrent sur le tapis.

Mariana jeta un cri et lança un regard furieux à Paul qu'elle rendait responsable de cet accident.

Il voulut se baisser pour ramasser les perles ; mais, plus prompt que son mari, Mme Vernier, accroupie, en avait déjà retrouvé quatre.

Elle mettait une si grande précipitation, un tel acharnement à cette recherche, elle se lamentait si plaintivement, que Paul s'écria :

— Laisse donc !. . . . Il ne s'agit pas de bijoux rares. . . .

Mariana continuait anxieusement à ramasser les petites boules nacrées.

Elle en cherchait deux encore qui avaient du rouler sous un meuble.

— Voyons ! voyons ! fit Paul, un collier de cent dix francs.

Elle ne l'écoutait pas, allongeant la main fébrilement.

— Une de plus, une de moins. . . . dit encore le sculpteur, ce n'est pas une affaire. . . . Ta femme de chambre les retrouvera. . . . S'il en manque, tu retourneras chez le fabricant. . . . Ses prétentions ne sont pas exagérées, car il n'a pas besoin d'explorer les côtes de Ceylan. . . . Je ne comprends pas que tu sois émue à ce point.

Il voulut encore l'aider ; elle le repoussa, comme si elle craignait qu'il ne lui dérobat quelques-unes de ces précieuses noisettes.

C'est qu'en effet, ce collier ne coûtait pas cent dix francs, comme elle l'avait dit à Paul.

Mais bien une soixantaine de mille francs.

On comprend le saisissement de la femme du sculpteur en voyant s'égrener ces perles vraies.

Enfin, Mariana respira ; le collier était reconstitué.

— Je le pensais bien, dit Paul, pour ce prix-là, cela ne pouvait pas être solide. . . . Tu as eu bien tort de te mettre dans tous tes états.

Elle répondit avec son aplomb impudent :

— J'y tiens beaucoup. . . . N'est-ce pas vous qui me l'avez donné ?

— Je proteste !. . . . C'est toi qui en as fait l'acquisition. . . . Il est vrai que j'ai mis à ta disposition mes modestes économies. . . . Je suis honteux de n'avoir pas encore pu remplacer ces fausses perles.

Mariana les entilait avec précaution, ne semblant pas entendre ce que Paul lui disait.

Hélène et Carmen, si orgueilleuses de leurs parures, ne pourraient plus rivaliser avec leur petite-cousine.

Paul Vernier s'épongea le front ; l'incident du collier lui avait donné chaud.

— Nous en sommes quittes pour la peur, dit-il. . . . Comment peux-tu attacher tant d'importance à ces brimborions ? . . . J'entends que, à l'avenir, ces alarmes ne se renouvellent pas. . . . Je vais t'offrir un collier en vrai. . . . J'espère qu'il sera plus solidement attaché.

Mariana avait ajusté le joyau ; elle se regardait dans sa psyché, trouvant que ces perles s'harmonisaient admirablement avec son teint ambré.

— Oui, continua Paul, je vais demander à Silverstein l'adresse de son bijoutier. . . . Puisque nous gagnons tant d'argent, je veux me montrer magnifique.

Mariana eut un imperceptible tressaillement ; comme tout à l'heure, elle regarda son mari, qui calculait mentalement l'importance de ses gains futurs.

— Seulement, reprit Paul, je suis un garçon méthodique. Par ordre de date, je t'ai promis une montre garnie de brillants ; ce sera ma première offrande.

— Trop tard, répliqua Mme Vernier, de sa voix sifflante. . . . Ouvrez mon secrétaire.

L'artiste obéit avec la plus vive stupéfaction.

Son étonnement devint un véritable ahurissement, quand il vit une chaîne et une montre sur la tablette du meuble.

Le chiffre de Mariana était gravé sur le boîtier.

— Je rêve, balbutia l'artiste.

— Vous comprenez bien, mon cher ami, s'écria-t-elle, que je me suis mis en tête de vous obliger à tenir vos promesses.

— Mais je ne demande qu'à. . . .

— De cette façon, je n'ai aucun reproche à vous faire. . . . et naturellement vous devez être satisfait.

— C'est égal, j'aurais mieux aimé. . . .

— De quoi vous plaindriez-vous !. . . . Il ne s'agit plus d'imitation cette fois. . . . Vous pouvez voir le contrôle de la Monnaie.

— C'est prodigieux !. . . . Il faut tout de même que tu aies fait énormément d'économies.

— Mon Dieu, vous savez, en pareille matière, il n'y a que le premier pas qui coûte.

—Il faut croire. . . .
 —Comme je vous l'apprenais tout à l'heure, je suis devenu une excellente ménagère. . . . J'ai la conviction que je ferai mieux encore.
 —Je ne m'étonne plus que tu entres la possibilité de réédifier le castel des Sainclair.
 —Cependant, monsieur, je ne veux pas que vous conserviez d'arrière-pensées. . . . Si je suis en possession de cette montre et de cette chaîne, ce n'est que grâce au hasard.
 —Comment ?
 —C'est une occasion.
 —Ah ! . . . oui . . . une occasion ! répéta Paul, qui ne s'expliquait pas du tout les faits, mais qui, vaguement déjà, s'habituaient à ces mots magiques dont les femmes se servent si bien pour tout justifier. Ah ! c'est une occasion, fit-il pour la troisième fois. Parfaitement. . . . Oui. . . . Oui. . . . Aussi je me disais : Il n'est pas possible que. . . . Quand on n'est pas au courant, n'est-ce pas ? on s'imagine. . . . Eh bien ! je te félicite, tu as eu raison d'en profiter. . . .
 —C'est de l'argent bien placé, répartit Mariana, employant une locution favorite de Silverstein.
 —Mais alors, fit Paul un peu inquiet, si tu te charges de réaliser aussi vite les désirs que je forme pour toi, je n'aurais plus la joie de les combler.
 —C'est-à-dire que cela vous obligera à faire des frais d'imagination. . . . Vous n'en n'êtes pas totalement dépourvu. . . .

La femme de chambre était entrée ; Mme Vernier eut une petite mine signifant que son mari pouvait se retirer.

Le pauvre Paul, de plus en plus ébahi, avait encore bien des choses à demander à sa femme ; mais rien ne se précisait dans son esprit désorienté.

Ce fut elle pourtant qui le rappela, au moment où il allait franchir le seuil du gynécée.

Croyant à un revirement amical de la part de sa femme et se reprochant déjà de s'être affecté du ton un peu ironique et très protecteur de Mariana, Paul se retourna avec empressement, et revint, le sourire aux lèvres, auprès de la séduisante créature, qu'il n'avait jamais trouvée plus belle.

—Vous ne m'en voulez pas, s'écria-t-elle, d'avoir fait doucement violence à votre nature légèrement paresseuse. . . . Désormais, il faudra aller plus vite en besogne, si vous tenez à ce que je n'attende pas indéfiniment la réalisation de vos promesses.

Il sourit, et, bien que Mariana cherchât coquettement à se défendre, l'embrassa sur la nuque.

—Eh bien ! fit-il, ne la tutoyant plus, pour se moquer gentiment d'elle, trouvez-vous qu'il faille gagner beaucoup d'argent à Paris ?

—C'est vrai, reconnut-elle.

—Et me reprochez-vous encore de ne pas vous avoir prévenue, à un moment où je me refusais à vous effrayer ?

Elle garda le silence.

—Je savais bien, moi continua-t-il, que nous y arriverions, à force de travail.

—Ne vous ai-je pas secondé ? s'écria-t-elle, redevenant subitement agressive.

Il n'eut pas le temps de répondre.

—N'est-ce pas grâce au mariage que vous avait fait que tous les amis de ma famille vous ont tendu la main ? . . . Ne vous ai-je pas ouvert les portes de la société mondaine ? . . . N'est-ce pas en stimulant votre apathie que je vous ai rendu le goût du travail ?

Mariana s'animait de plus en plus, Paul l'interrompit à son tour.

—Que tu es belle ainsi, s'écria-t-il, sous un coup de fascination d'artiste qui entrevoyait quelque chose de réellement original.

Elle poursuivit :

—Qu'est-ce que vous étiez quand je vous ai rencontré ? . . . Un bohème, mon cher, ni plus ni moins. . . . Il a fallu que je refisse complètement votre éducation. . . . La tâche a été assez rude. . . . Cependant, je ne doutais pas de la réussite de mes efforts. . . . Mais, voyons ! croyez-vous que tout le monde les aurait tentés ?

—Tu es adorable ! fit-il, ne voyant toujours que la beauté troublante de Mariana, singulièrement expressive en ce moment.

Par un revirement bien féminin, elle s'adoucit subitement.

—Vous trouvez ? fit-elle avec son sourire ensorecelant.

Annie entra.

Paul répliqua d'une voix contenue :

—Oui, c'est toi qui m'as fait ce que je suis. . . . Je n'ai jamais cherché à méconnaître ton influence. . . . C'est grâce à toi que j'ai déjà de la réputation et que j'obtiens les plus grands succès. . . . C'est ton charme indicible que je subis sans cesse, depuis que tu m'as adressé ton premier sourire. . . . Es-tu contente ? M'accuseras-tu encore de ne pas te rendre justice ?

—C'est bien ! Je pardonne, dit-elle avec une sorte de lassitude. Elle tendit la main.

—Ah ! fit Mariana, comme si Paul lui avait fait oublier quelque chose, vous savez que nous avons une voiture.

—Un carrosse ! fit-il, littéralement stupéfié.
 —Oui, répliqua-t-elle avec une intonation condescendante, j'ai jugé que cela nous était indispensable.
 —Vraiment ?
 —J'ai calculé que c'était plus économique.
 —Alors . . .
 —Bien entendu, c'est en location.
 —Location fait le larron, murmura Paul, qui ne savait quoi répondre et qui s'en tirait par un à peu près.
 L'occasion, location, ces mots lui bourdonnaient dans la tête.
 —Ce soir, quand nous irons chez M. Silverstein, nous n'aurons pas besoin d'appeler un cocher, le nôtre nous attendra devant la porte.
 —Ah ça ! mais tu es une fée ! Où as-tu pris ta baguette ?
 —De sorte que personne ne nous humiliera plus, poursuivit l'orgueilleuse et vindicative Mariana, on ne nous offrira plus de nous reconduire.
 —Allons ! s'écria Paul en souriant, je suis décidément un mortel fortuné.
 —Dans quelque temps, prononça Mariana, nous aurons réellement notre équipage. . . . Mais il ne faut pas aller trop vite.
 —Combien par mois ? demanda Vernier.
 Elle haussa les épaules.
 —Le prix ordinaire, mon cher. . . . Ne vous occupez donc pas de ces détails. . . . Ils ne regardent que votre pauvre femme, puisque



Son étonnement devint un véritable ahurissement. —Page 220, col. 2

vous lui avez donné carte blanche. . . . Allons, retournez à l'atelier, mon cher ami, les chefs-d'œuvre vous réclament.

Paul Vernier obéit à l'injonction. Il alla se remettre joyeusement au travail.

Il se sentait plein d'aspirations nouvelles, et son beau talent ne demandait qu'à s'affirmer de plus en plus.

—Quel grand magicien est l'amour ! s'écria-t-il, radieux ; j'ai pour femme une délicieuse enchantresse.

LXIII

L'ILLUSION DE LA FORTUNE

Quand Mariana et Paul arrivèrent chez Silverstein celui-ci n'était pas encore rentré chez lui.

Mme Vernier fronça le sourcil. Le banquier était généralement très exact.

Paul travaillait pour le banquier ; celui-ci jouait ostensiblement un rôle de Mécène ; il n'y avait rien de surprenant à ce que Silverstein reçut souvent chez lui le jeune artiste dont il avait commencé la fortune.

Mme Silverstein, que son mari tenait pour une quantité négligeable, ne se plaignait jamais d'être négligée par lui ; mais elle avait

été heureuse de voir que, grâce à la présence du couple Vernier chez elle, son mari la délaissait moins.

L'intimité était vite venue; on dînait ensemble, on sortait en voiture, on allait au théâtre. Il avait été convenu que, l'été suivant, on irait à la mer tous les quatre.

Madame Silverstein, qui supportait placidement l'isolement, préférait pourtant ce retour à la vie parisienne, sans chercher les causes de ce revirement; tout effort d'imagination lui semblait pénible; elle ne voulait rien voir, elle ne voulait rien entendre qui altérât sa parfaite sérénité de Gretchen, à l'âge où l'on a cessé de cueillir les poétiques *vergiss mein nicht*.

D'ailleurs, au temps où sa beauté blonde rayonnait dans l'éclat de ses printemps épanouis, elle aurait pu s'appeler Charlotte, aucun Werther ne se serait tué pour elle.

Il faut ajouter que Mme Silverstein, dont l'extraction était aussi modeste que celle de son mari, n'était pas fâchée de pouvoir opposer à ses amis au nom plébéien, celui de Mme Paul Vernier, née de Sainclair.

Paul Vernier travaillait pour le banquier; après avoir décoré l'hôtel du parc Monceau suivant les conventions premières, il restait à exécuter autant de commandes que le Mécène le demanderait, largement payées.

En outre, Silverstein, voulant donner plus de prix à sa générosité, avait persuadé à Paul qu'il lui trouverait un placement rémunérateur de ses économies.

Bientôt, il fit davantage; toujours avec le désintéressement des grands manieurs d'argent, il voulut intéresser le sculpteur à certaines opérations dont le résultat ne pouvait être escompté sûrement que par de rares initiés.

Paul s'était récrié, ne voulant pas d'abord dans sa probité native courir des chances de gains aléatoires, puisqu'il était incapable de supporter des pertes.

Le financier avait expliqué avec un gros rire:

—Vous n'y entendez rien.

—Je l'avoue.

—Je suis bien sûr que Mme Vernier comprendrait.

Mariana, sans trop heurter les scrupules de son mari, avait essayé de lui démontrer que les offres très honorables de Silverstein ne pouvaient être déclinées que par des naïfs.

En admettant que les opérations dont il avait parlé pussent se terminer par une déception, ce que la jeune femme commençait par déclarer impossible, il n'y avait qu'à s'engager dans la mesure de ses moyens, à limiter sa participation.

Paul, malgré son aveugle confiance en sa femme, n'avait pas paru convaincu du tout; mais elle était revenue à la charge; de guerre lasse, il avait cédé, à la condition cependant qu'il ne s'occuperait en rien de la marche de la combinaison.

Quelques semaines après le consentement de Paul, Silverstein lui disait négligemment:

—Vous gagnez six mille... Prenez-les... Dans quelque temps si le cœur vous en dit, nous recommencerons dans des proportions un peu plus élevées.

—Cela regarde uniquement ma femme, avait répliqué Paul.

—Je puis m'entendre avec elle?

—Certainement.

Les deux hommes s'étaient serré la main.

Cependant, Silverstein s'était écrié:

—Je tiens à vous remettre ce petit bénéfice à vous, personnellement; pour les opérations ultérieures, on se passera de vous, mon cher.

Et Paul avait signé un reçu, sans autre forme de procès.

De temps en temps, au milieu d'une conversation quelconque, Mariana prenait un journal, regardait le tableau de bourse et prononçait:

—Les Tramways Catalans montent toujours... C'est encore une bonne affaire que Silverstein nous a conseillée.

Insensiblement, Paul Vernier avait vu la médiocrité du ménage faire place au confortable.

Le mobilier avait été changé. L'artiste s'était rencontré avec un tapissier qui venait pour causer avec lui; Mariana s'était empressée d'intervenir et de s'entendre avec ce commerçant.

Paul ne demandait aucune explication, convaincu que sa femme se rendait compte de leurs ressources.

Cependant un jour elle lui dit:

—Il faut quitter cette maison.

Il eut tout de suite un geste de protestation; mais elle s'exprima avec une hauteur courroucée qui le contrista. Elle lui démontra, chiffres à l'appui, qu'ils devaient changer leur existence. Elle termina en le menaçant de ne plus s'occuper de rien, si elle devait se heurter à des résistances aussi imprévues que déraisonnables.

On avait donné congé et on s'était installé rue de Chazelles.

Paul avait remarqué que sa femme était soucieuse par moments. Il ne savait pas que Mariana, lorsque son visage s'altérait, ne pensait qu'à sa vengeance contre Hélène et Carmen, vengeance qu'elle poursuivait avec d'autant plus d'opiniâtreté et de haine que les événements ne s'y prêtaient pas encore.

Le sculpteur n'était plus aussi rassuré; sa belle insouciance des premiers temps disparaissait; toutefois, il n'osait pas entamer ce chapitre avec sa femme.

Ce n'était qu'à l'approche du terme qu'il s'était décidé à parler; nous savons comment Mariana avait répliqué.

Paul s'était bien juré que ce serait la dernière fois qu'il aurait le ridicule d'entrer dans ces puérils détails, puisque sa chère femme poussait l'abnégation jusqu'à s'en charger.

Paul avait encore montré quelques velléités de résistance quand les fréquentations avec Silverstein menaçaient de devenir trop assidues.

—En somme, disait-il, je lui suis très reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour moi, mais je suis un peu embarrassé chez lui, quand il ne s'agit pas de causer de sculpture.

—Naturellement, fit Mariana, avec sa plus belle impertinence, vous vous imaginez que votre art emplit le monde et qu'il n'est pas d'autres sujets de conversation entre gens bien élevés.

Silverstein, mis au courant de ces inoffensives protestations, s'était évertué à les rendre sans objet.

Il avait choisi le mode sentimental pour agir sur l'esprit de Paul.

—Mon cher ami, si vous saviez comme Mme Silverstein est heureuse quand Mme Vernier veut bien venir la voir, vous autoriseriez plus souvent votre femme à nous rendre visite... Mon épouse ne prodigue pas ses amitiés, et je l'en félicite, tout en me reprochant parfois de ne pas lui donner les distractions dont elle a besoin... Considérez donc notre maison comme la vôtre et ne me faites pas la peine d'effleurer la différence de nos conditions... Vous savez bien que, au fond, j'ai le plus parfait mépris de l'argent, quand il n'est pas destiné à soutenir une grande idée ou à permettre à des gens de talent de se produire.

Comme toujours Vernier céda.

Mme Silverstein accueillit Paul et Mariana avec son affabilité ordinaire.

Elle excusa son mari, qui avait dû être retenu rue Laflitte plus longuement qu'il ne le pensait.

La femme du banquier n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence, la voiture entrant dans la cour; Silverstein arriva bientôt tout essoufflé et s'épongeant le front dénuddé.

Il tendit les mains à Paul et Mariana.

—J'ai cru que je n'en sortirais jamais, commença-t-il de sa voix rauque... Je vous demande bien pardon... Ah! ce n'est pas toujours drôle, la haute banque... Vernier, mon cher ami, j'envie votre sort.

—Changeons? fit plaisamment l'artiste.

—Vous en seriez le mauvais marchand, répartit le banquier, car vous êtes l'homme le plus heureux de la terre.

Il ajouta avec son sans façon de boursier:

—Vous êtes jeune, vous êtes adoré, que demandez-vous de plus?

Il changea de ton:

—Nous allons aux Variétés.

Mme Silverstein battit des mains avec joie; cette blonde autrefois éthérée, avait toujours eu de la prédilection pour les pièces comiques.

Mariana s'écria:

—Mais je ne suis pas habillée... Ai-je le temps de retourner chez moi?...

—Non! par exemple, répliqua vivement Silverstein.

Vous êtes fort bien ainsi... J'en appelle à votre mari.

Paul acquiesça énergiquement; Mme Silverstein déclara également que Mariana portait une toilette très convenable.

Elle-même se mettrait simplement, les Variétés n'étant pas un théâtre où l'on a l'habitude de se gêner.

—Ne pouviez-vous nous prévenir plus tôt? reprit Mariana d'un doux ton de reproche.

—J'aime à surprendre mon monde! répartit le banquier, de son ton le plus enjoué.

On se mit à table. Silverstein avait retrouvé la gravité du Crésus qui paraît accablé sous le poids de ses millions.

Bien qu'il causât agréablement, il s'interrompait parfois au cours d'une conversation et reprenait l'impassibilité orientale qui seyait à sa figure basanée.

CONSEILS PRATIQUES

Boisson hygiénique et rafraîchissante. — Mélez du café noir avec de l'eau de Seltz et du sucre ; buvez par petite quantité à la fois. Pour une tasse de café, une petite bouteille d'eau de Seltz et 100 grammes de sucre (3½ onces.)

Comment éloigner les moineaux des récoltes. — Plantez, au centre de la surface à protéger, une perche munie d'une poterie. A chaque bout, vous suspendrez, par une ficelle, une plaque de fer-blanc. Le moindre vent fait tourner la plaque qui, par réflexion, projette des rayons solaires dans tous les sens, effrayant ainsi les moineaux, qui ne tardent pas à disparaître.

Nettoyage des chapeaux de paille blanche. — Faites une pâte avec de la fleur de soufre et du jus de citron ; frottez la paille avec une brosse humectée de ce mélange, puis avec une brosse sèche.

Pour les gants de Madame. — Voici une petite recette qui vous permettra d'avoir toujours des gants frais sans en avoir de neufs :

Faites fondre du savon ordinaire dans du lait chaud. Pour un demi-litre de cette dissolution ajoutez un blanc d'œuf battu en neige et quelques gouttes d'ammoniaque. Mettez à la main les gants défranchis et frottez-les du mélange avec un torchon de laine et doucement. Ensuite, retirez-les et laissez-les sécher dans l'obscurité. Ne donnez plus vos gants aux teinturiers ; ne leur indiquez pas non plus ce moyen.

Destruction des fourmis dans les arbres, fruits, plantes. — Il y a un remède bien simple et surtout peu coûteux. Il consiste tout bonnement à mettre dans une petite soucoupe, ou autre ustensile concave, 1½ once de cassonade ordinaire dans laquelle on incorpore de l'essence de térébenthine. On donne à ce mélange la consistance d'une pâte peu épaisse, et l'on dépose ensuite ces soucoupes, dans les endroits envahis, dans les plates-bandes ou au pied des arbres attaqués.

Les fourmis, très friandes et d'un odorat très subtil, viennent en rang serrés pour dévorer le sucre, mais comme en même temps elles ont absorbé l'essence de térébenthine, elle ne tarderont pas à se tordre dans des convulsions et à expirer.

CHOSSES ET AUTRES

— La plus haute chute d'eau du monde est la Choclock Cascade des Etats-Unis ; elle a une hauteur de 1000 pieds.

— Il a été calculé que la moyenne des cheveux d'une femme, mis bouts à bouts, est de 40 à 60 milles de longueur.

— On s'attend dans Ontario Ouest à une récolte de pommes aussi exceptionnelle comme qualité que comme quantité.

— C'était ! La guerre exerce son influence sur la mode. Pour cet hiver le boléro espagnol et le dolman d'officier sont achetés par les deux seuls genres de manteaux portés par les dames élégantes.

— Cet automne les jupes de robes seront doublées de soie et ornées de volants. Pour les chapeaux, les ailes blanches sont en vogue. Les tissus dits écossais ou *caricatures plaid*, prennent de plus en plus le haut du pavé.

— On écrit de Paris que la couleur lavande sera la caractéristique dominante des garnitures de chapeaux cet automne. Les mêmes nuances prévaudront pour les soies, rubans et dentelles. Le mauve et le violet seront aussi en vogue, mais plutôt comme ombre, et pour faire ressortir le bleu lavande.

C'EST PROUVÉ

C'est prouvé que le *Baume Rhumal* est le meilleur de tous les remèdes à employer contre la bronchite.

— Le corps d'un homme pesant 150 livres contient 11 gallons d'eau.

— A propos d'indemnités de guerre. En 1878 la Russie a demandé à la Turquie \$ 725,000,000, mais a ensuite accepté du territoire et \$ 225,000,000 non payés encore.

En 1865, le Prusse a obtenu du territoire et \$ 30,000,000 de l'Autriche vaincue.

En 1871 l'Allemagne a pris l'Alsace et la Lorraine à la France plus \$ 1,100,000,000 en argent.

Le Japon a réussi à avoir \$ 175,000,000.

— Un nouveau clou pour 1900.

Ce clou arrivera du Japon sous la forme d'un édifice en porcelaine qu'un industriel de Tokio est en train de construire pour l'établissement des Parisiens de l'exposition de 1900. De forme hexagonale, mesurant plusieurs mètres de circonférence, cet énorme bibelot, qui ne pèsera pas moins de 70 tonnes, sera cependant absolument soigné et parfait au point de vue artistique. Une réduction qui en a été présentée à divers amateurs de Tokio, a été fort admirée. Le fabricant estime à 20,000 yens (le yen vaut 2 fr. 50) le prix de revient de cette curieuse construction.

Un joli cadeau à un enfant.

UNE BONNE PRECAUTION

Avant de sortir par un temps vil ou froid, humide, prenez une dose de *Baume Rhumal*, surtout si vous êtes sujet à la toux.

— Sommaire de la *Revue des Revues* : Mirabeau et Tacite, par H. Welschinger ; Vie de Cn. Julius Agricola, préface inédite de Mirabeau ; Le cas de M. Ferdinand Brunetière, par H. Bérenger ; Les amies de Châteaubriand, par H. Launay ; Les universités du soir à Londres (7 gravures), par G. St-Aubin ; La jeunesse ennemie, par Maria Star ; Une belle chemise blanche, par V. de Heidenstam ; La terreur espagnole aux Philippines (6 gravures), par A. Pinto de Guimarães ; Mémoires inédits du baron Heyking, par le baron Heyking ; Analyse des Revues ; Caricatures politiques (13 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs ; Etranger (Union postale), 24 francs.

PAUVRE HUMANITE

Les affections les plus fréquentes qui viennent affliger notre pauvre humanité sont celles des voies respiratoires. Le *Baume Rhumal* est le spécifique infailible pour nous en délivrer. 25c partout.

LE SPORT

LA CROSSE — SHAMROCK vs NATIONAL

Nos athlètes du club de la crosse Le National, vont se rencontrer de nouveau samedi, le 6 courant, sur le terrain de l'Exposition.

Nos compatriotes comprennent qu'ils doivent encourager ces jeunes gens, qui font tout en leur pouvoir pour se mettre à la hauteur des autres clubs, qui appartiennent à la ligue senior depuis des années.

Les directeurs du National sont en droit d'espérer et espèrent après la belle victoire qu'ils ont remportée samedi dernier, qu'il y aura foule, samedi, pour applaudir leurs joueurs.

PARC SOHMER

Les jeux et les amusements s'y succèdent à plaisir. Il y a des sauts périlleux, des trapezes volants, des comédies, des clowns à vous faire mourir de rire. Des chants, des exercices chorégraphiques, des opéras, etc.

NOUVELLES A LA MAIN

Charlotte. — Mère, qu'as-tu fait de tes dents aujourd'hui ?

Madame veuve MILLETTE

GUERIE DE LA PERIODE CRITIQUE DU RETOUR DE L'AGE PAR LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Jamais dans l'histoire de la médecine un remède n'a obtenu autant de résultat

Chez les femmes, le retour de l'âge est certainement le plus critique de leur vie.

Nous avons une bonne autorité pour dire que pas une femme sur cent passe cette période sans souffrir d'une ou plusieurs maladies particulières à cet âge et qui sont plus ou moins dangereuses. Elles ont tort de souffrir ainsi du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac de sensation chaude suivies d'affaiblissements, de douleurs dans tous les membres, d'enflure des jointures, mal de reins, dans les côtés, tiraillements dans le bas-ventre et d'une infinité de ces maladies qui sont particulières aux femmes.

Nous avons prouvé bien des fois que les maladies occasionnées par le retour de l'âge avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

En voici encore une preuve dans le cas de Mme Veuve Millette. Voici ce qu'elle dit : " Je suis âgée de 55 ans, je suis née à Saint-Pacide, Haut-Canada. Depuis dix ans, je souffrais du retour de l'âge, j'avais d'affreux étourdissements, le cœur cessait de battre, comme si j'allais mourir. Je devins très faible ; j'avais les jambes enflées et elles me faisaient beaucoup souffrir. J'avais continuellement mal à la tête et tellement mal aux reins que j'avais toutes les misères à marcher. Mes vivres ne digéraient pas ; je ne pouvais presque rien manger. J'ai essayé presque tous les remèdes sans effet. Les Pilules Rouges du Dr Coderre m'ont été recommandées par une amie qui les connaissait. Je suis contente d'avoir suivi son avis. Je suis aujourd'hui parfaitement bien. Je les ai recommandées à plusieurs de mes amies et je les recommande encore. Les Pilules Rouges sont certainement le meilleur remède qu'une femme puisse prendre. — Madame Veuve Louis MILLETTE, No 1019 rue Saint-André, Montréal.

Le portrait et l'adresse de Madame Millette que nous publions aujourd'hui sont ceux qui nous ont été donnés en même temps que son témoignage. Si vous ne recevez pas de réponse en lui écrivant, c'est qu'elle aura déménagé ; dans ce cas, écrivez-nous, et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec Madame Millette, afin que vous puissiez apprendre d'elle-même sa guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des femmes qui avaient souffert pendant 20 et même 25 ans. Elles ont guéri des jeunes



MME VEUVE MILLETTE

filles. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, les chutes de matrice, tiraillements dans le bas-ventre, le mal de côtés, mal de reins, la constipation, palpitations du cœur, tiraillements d'estomac, douleurs entre les épaules, les crises hystériques le mal de tête, les maladies du changement d'âge bouillonnements du sang enflurements des jointures, froissements des pieds et des mains. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont prises avec le plus grand succès avant et après la naissance d'un bébé ; elles aident beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si votre maladie est grave et que vous souffrez depuis longtemps, nous vous invitons à consulter notre médecin spécialiste. Vous pourrez le consulter absolument pour rien. Ecrivez-lui une description complète de votre maladie et ne lui cachez absolument rien. Si vous le désirez, écrivez pour un blanc d'application pour traitement ; nous les envoyons à toutes les femmes malades qui en font la demande.

Adressez votre lettre : — DEPARTEMENT MEDICAL, BOITE 2396, MONTREAL.

En garde contre les pilules rouges qui vous sont offertes à la douzaine, au cent ou 25c, la boîte ; ce sont de dangereuses imitations qui, souvent, contiennent de la strychnine, de l'arsenic et de la morphine. Vous savez sans doute que ces drogues sont dangereuses. Si vous tenez à votre santé exigez le véritable marchand les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Rappelez-vous que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Si vous ne pouvez vous les procurer dans votre localité, écrivez-nous en nous envoyant 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte ou \$ 2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges, celles qui guérissent. Nous les envoyons, partout au Canada et aux Etats-Unis. Pas de douane à payer. Faites enregistrer votre lettre contenant de l'argent et donnez-nous votre adresse complète, afin d'éviter tout retour. Adressez comme suit : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Département Medical, Boite 2396, MONTREAL, Can.

La maman. — Je les ai envoyées au dentiste pour qu'il les arrange un peu.

Charlotte. — Alors tu n'en a pas du tout dans ta bouche à présent, même, pas du tout ?

La maman. — Pas du tout. Mais pour quoi cette question ?

Charlotte. — Oh ! c'est qu'alors je puis te confier mes noix jusqu'à mon retour de l'école.

Entre gendre et belle-mère. — Monsieur mon gendre, votre pauvre femme est chez moi.

— Cela ne m'étonne point, belle-maman ; elle prend tout au mot. Je lui avais dit d'aller au diable.

Dans une école américaine : Quel est le premier homme ? — Washington.

— Mais non, mon petit ami, c'est Adam.

— Oh ! si vous comptez les étrangers !

L'esprit de Baptiste : Baptiste lit dans son journal que les soldats américains débarqués à Cuba couchent à la belle étoile.

— Comme cela, dit-il, ça leur en fait une de plus à ajouter à leur drapeau.

Deux nouveaux mariés arrivant tout droit de la campagne descendent dans un hôtel moderne et demandent une chambre pas cher.

Le concierge les guide vers l'ascenseur, la jeune femme hésite à entrer et murmure à l'oreille de son mari :

— Dis donc, Jacques, ne penses-tu pas que la chambre est un peu trop petite, tout de même.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B. E. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; J. S. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

LAPRES LAVERGNE
Photographies
No 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. J. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, O.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

4058



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

GILETS D'ETE

50 douzaines de jolis gilets d'été valant \$1.50, seront vendus 50 cts. 10 douzaines, valant \$2.05, pour 75 cents.

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empees de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

CRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE MONFORT HOTEL

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 moi
ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f 14f
	Départements	55f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts. Bureaux: Edifice New York Life, Montréal. } et Atlantic Buid., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

SITUE A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommande aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL

journal illustré des Dames qui publie environ 500 gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris

Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendra qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIF

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'écriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de ROME a TROUVE le SECRET de GUERIR de ANEMIE - DEBILITE GENERALE - DYSPESIE - MANQUE D'APPEIT - FIEVRES - EPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 212, rue MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

64,524

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilletton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Marin, Chapleau, Mgr Lallée et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G. A. Nantel

Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel, Administrateur.